



## LES CAHIERS DE RFM

RACINES FRANÇAISES  
au MEXIQUE

# *Auguste Genin*

*Portrait de celui qui fit honneur à ses deux patries.*



Par  
Louis Everaert Dubernard

N<sup>o</sup> 3

03 / 12 / 2006

© Copyright, México 2006

*Raíces Francesas en México AC*

Oficina en el Consulado de Francia: La Fontaine #32 CP 11000, México D.F. Tel 9171 9845

**Comité Editorial:** Adriana Abdó, Bernard Martel, Denise Hellion, Gabriel Auvinet, Iza Meurs, Jacques Paire, Louis Everaert, Michèle Patrigeon, Minouche Suberville, Monique Briulet, Mylene Audirac, Pedro Sol, Philippe Bouchacourt, Salvador de Pinal Icaza.

Edition / *Cuidado de la edición:* Michèle Patrigeon et Minouche Suberville

Mise en page / *Diseño Grafico:* Mylene Audirac- Dosal

Photographies / *Fotografías:* Philippe Bouchacourt

Traduction au français / *Traducción al francés:* Valérie Juquois (*Centro Profesional de Traducción e Interpretación – IFAL*)

L'auteur est le seul responsable des opinions émises dans l'article / *Las opiniones expresadas en el artículo son responsabilidad exclusiva del autor.*

Reproduction interdite sans autorisation écrite / *Prohibida la reproducción sin autorización escrita.*

Couverture / *Portada* Caricatura de Auguste Genin editada en la revista 14 de julio 1905.

Tirage de 500 exemplaires / *Se imprimieron 500 ejemplares*, México D.F.

ISBN 970-9764-09-8

# *Auguste Genin*

(1862-1931)

*Portrait de celui qui fit honneur  
à ses deux patries*



Louis Everaert Dubernard  
Chroniqueur de Coyoacán



*Auguste Genin au milieu de ses livres.*

## *Préface*

Le musée du Quai Branly vient d'ouvrir ses portes à Paris. En bonne place parmi les nombreux chefs d'oeuvre exposés, figurent ceux, légués à plusieurs reprises au Musée de l'Homme par Auguste Genin.

Franco-mexicain - il est né au Mexique de père français et de mère belge, et a vécu et travaillé au Mexique - les collections qu'il a léguées à sa patrie de sang, rendent un vibrant hommage aux civilisations de son pays de naissance où il a mené une double activité d'homme d'affaires et d'homme de lettres.

Réussissant dans l'une et l'autre de ces carrières, grand collectionneur, curieux et érudit, il rassemblera tout au long de sa vie d'importants ensembles d'antiquités précolombiennes et d'objets ethnographiques que le public du musée du Quai Branly peut désormais admirer.

Auguste Genin est l'exemple parfait d'une époque et de ses productions intellectuelles, aux confins du positivisme bien pensant et du naturalisme scientifique, tels qu'ils se répandaient alors sur la France et le Mexique.

Revendiquant bien haut son appartenance aux deux patries, il est une brillante illustration de la vitalité et de la curiosité intellectuelle des Franco-mexicains, inlassables ambassadeurs de leur double culture. Il portait involontairement les caractères de la première: il aimait les distinctions et les médailles, et arborait fièrement une dizaine de décorations rares ou étrangères, depuis la Légion d'honneur jusqu'à l'ordre du Nichan Iftikhar (Ordre de la Gloire de Tunisie).

Il n'est que justice que les Cahiers RFM de l'association *Raíces Francesas en Mexico A.C.* aient choisie de lui rendre hommage au moment même où les oeuvres qu'il a rassemblées sortent de l'ombre des réserves pour afficher à Paris, sur les quais de la Seine, la splendeur des civilisations mexicaines.

*Gérard FONTAINE*  
Directeur du CCC-IFAL

## *Auguste Genin*

(1862-1931)

*Portrait de celui qui fit honneur à ses deux patries.*

C'est encore très frais dans ma mémoire. La scène et la conversation qui l'accompagne, bien que très brèves et survenues entre 1929 et 1930, m'ont à l'époque beaucoup marqué, et durant les années qui suivirent, elles me revenaient à l'esprit à la moindre évocation par les membres de ma famille de l'événement qui avait donné lieu, il y a aujourd'hui plus de soixante-quinze ans, à cette conversation à laquelle je vais faire allusion.

La maison de mes parents au centre de Coyoacán avait deux niveaux, et à l'étage, une grande et belle terrasse qui donnait sur le jardin contigu à celui de la « grande maison », comme nous appelions celle qu'habitait Marthe Dubernard, ma grand-mère maternelle, veuve depuis déjà longtemps.

Dans ce souvenir lointain et apparemment anodin, je la revois, après qu'elle eut traversé les jardins, debout et les yeux levés vers la terrasse, s'adressant à Marthe, ma mère, qui l'écoutait appuyée à la balustrade, moi à ses côtés. Ma grand-mère était toujours habillée de noir et vêtue comme pour les grandes occasions, avec cette élégance simple et discrète et cette allure digne que tous lui connaissaient.

À peu de mots près, elle lui dit qu'elle n'avait pas le temps de monter la voir car sa sœur cadette l'attendait dans sa voiture pour se rendre à l'Ambassade d'Espagne où Auguste, leur frère, allait recevoir une décoration, ce qui les comblait de joie.

Après son départ, ma mère m'expliqua ce que signifiait recevoir une décoration, et que l'oncle Auguste avait publié un livre sur un manuscrit que l'on pensait perdu, que son livre avait reçu un très bon accueil des lecteurs espagnols et que, pour cette raison, leur roi, Alphonse XIII, le faisait Chevalier de l'Ordre d'Isabelle la Catholique par l'intermédiaire de son Ambassadeur au Mexique, qui lui remettrait une médaille et un diplôme.

L'oncle Auguste, célibataire et sans enfants, mourut le 3 décembre 1931. Sa mort nous toucha profondément, ma famille et moi-même, car je lui portais une admiration tout enfantine en raison de sa forte présence et du talent que devait avoir un homme qui, comme lui, vivait entouré de livres, de peintures et d'œuvres d'art, dans cette grande maison de la rue de Rosales où nous lui rendions visite. Il fut inhumé au cimetière français de La Piedad, et l'épithaphe de sa tombe, qu'il avait rédigée lui-même, est écrite en nahuatl.

Au fil des ans s'est accrue mon admiration pour la personnalité de cet écrivain, poète, archéologue, historien et collectionneur passionné, pour ne rien dire de ses qualités d'entrepreneur et d'homme d'affaires respecté, et de bienfaiteur altruiste et discret. J'ai aussi compris les motifs pour lesquels il avait reçu tant de décorations, dont les palmes académiques et la Légion d'honneur françaises.

En préambule de ces lignes où je vais tenter de détailler sa personnalité et de donner un aperçu de sa vie, je voudrais revenir sur certains événements familiaux. Le 23 octobre 1879 se produisit un fait qu'on pourrait qualifier de banal et qui en lui-même ne signifia pas grand-chose, sinon pour les

membres d'une famille de Mexico, qu'il plongeait dans la tristesse et l'angoisse. Cet événement fut le décès du chef de cette famille, décès qui survint au milieu de l'océan Atlantique, sur un bateau qui naviguait au large des Açores au cours de sa traversée entre la France et le Mexique. Cet homme, Alexis Genin, voyageait en compagnie de son deuxième fils âgé de dix-sept ans, qui rentrait après avoir terminé en France ses études primaires et secondaires. Comme son père, il s'appelait Alexis, et de ses autres prénoms, Manuel Auguste. C'est par ce dernier prénom qu'on l'appela toute sa vie, tant dans sa famille que dans la société, le monde des affaires et les milieux artistiques et historiques.

Qui était Alexis Genin ? Un immigré français arrivé au Mexique vers 1850, originaire de La Tour-du-Pin, dans la vallée du Haut-Rhône, région qui fait partie du Dauphiné. Précisons également qu'Alexis était le neveu de François et Jean-Louis Genin, tous deux écrivains et catholiques convaincus, le premier, professeur de Lettres à la Faculté de Strasbourg et fonctionnaire au ministère de l'Éducation publique, et le second, directeur du Collège d'Agen. De ces traits, le don pour les lettres et le christianisme pur, héritera leur petit-neveu Auguste.

Les préoccupations d'Alexis étaient cependant tout autres, puisqu'il s'occupait de cultiver à Mexico les arts culinaires. À son arrivée, il avait travaillé pour Antoine Plaisant, qui avait ouvert en 1831 le premier restaurant français de la capitale. On appelait Alexis « l'ange gardien des palais capricieux », et on raconte que plus d'une fois, le chef de l'empereur Maximilien le consulta sur des recettes qu'il considérait dignes du Palais.

Madame Genin, épouse d'Alexis et mère de leurs six enfants, était une femme hors du commun. D'un caractère indomptable et d'une volonté de fer, elle possédait une force à toute épreuve devant la mauvaise fortune, et c'était une grande travailleuse, gène qu'elle transmet à Auguste. Elle partageait avec son mari ce don naturel des dieux pour la grande cuisine, don qui distinguait et par bonheur distingue toujours la gent féminine de ma famille.

Elle était née Philomène Mayeu, et était la douzième d'une famille d'artisans belges. Née en 1840 à Bruxelles, elle fut baptisée dans la belle église collégiale de Sainte-Gundélie, aujourd'hui cathédrale Saint-Michel de la capitale belge. Elle arriva au Mexique à l'âge de six ans, en 1846, époque où le pays possédait encore le double de son territoire actuel. Elle accompagnait sa sœur aînée Anne et son mari, Emmanuel Froment, venu diriger le restaurant du Teatro Santa Anna, un bel édifice construit par l'architecte Lorenzo de la Hidalga, qui devint ensuite le Teatro Nacional, puis le Teatro Imperial et de nouveau le Teatro Nacional, jusqu'à sa démolition à la fin du XIXe siècle pour permettre le prolongement de la rue Cinco de Mayo jusqu'à l'Alameda.

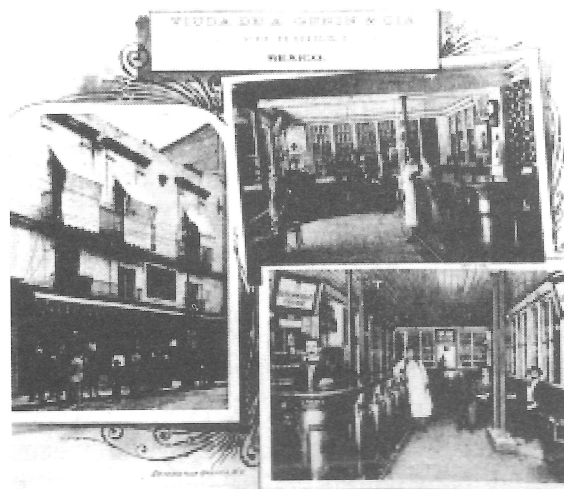
À l'âge de quinze ans, ne supportant plus d'être exploitée et maltraitée par sa sœur et son beau-frère, elle les quitta pour se réfugier dans la famille de Monsieur Haimolen, ministre de Belgique, chez qui elle vécut pendant un an jusqu'à son mariage avec Alexis Genin.

Le jeune couple travaille sans relâche, dans l'idée de s'installer un jour à son compte. Entre-temps leurs enfants naissent, huit au total, dont ne survivent que les six derniers. L'aînée est une fille, ma grand-mère Marthe, suivie d'Auguste, qui naît dans la capitale à une période critique pour la République, le 19 juin 1862, à peine six semaines après la bataille de Puebla contre les Français (5 mai).

Je dois ici ouvrir une parenthèse pour signaler une chose qui fait honneur au peuple et au gouvernement mexicains : malgré l'intervention française qui commençait à cette époque, jamais, ni pendant ni après elle, les Genin ne furent harcelés, ni même importunés, en tant que citoyens français.

Vers 1871, après la Guerre franco-prussienne, le couple décide d'envoyer leur aîné étudier à Paris ce qui serait de nos jours l'équivalent du primaire et du secondaire, chez les frères des Écoles chrétiennes, à Passy.

L'indépendance économique tant attendue d'Alexis et de Philomène arrive enfin en 1874, quand ils rachètent le commerce d'Antoine Plaisant, qu'ils rebaptisent Maison Genin. L'établissement était situé au numéro 8 de la Deuxième rue Plateros, actuellement rue Madero, et avait une porte de derrière ouvrant à l'angle des rues de la Olla et de la Cazuela.



*Intérieur de la pâtisserie Genin*

Pendant que ses parents travaillent durement afin de payer l'emprunt contracté pour l'acquisition du commerce, Auguste reçoit une formation essentiellement française, qui va sans aucun doute façonner pour toujours sa manière de voir les choses : à Passy, il apprend à penser « à la française », à évaluer les connaissances « à la française », à interpréter l'histoire d'un point de vue français, à écrire, à compter en français. C'est très certainement à cette période de sa vie qu'il a la révélation de ses deux grandes passions futures : la poésie et la littérature françaises, et probablement commença-t-il alors à écrire ses premiers vers. Bref, son séjour à Paris fait de lui un Français.

Cependant, le restaurant des Genin requiert plus de têtes et de bras, en particulier pour alléger le travail de la mère, qui doit en plus s'occuper de son mari et de leurs cinq autres enfants, les deux plus jeunes étant encore en bas âge. La collaboration d'Auguste est nécessaire, car en tant qu'aîné, probablement héritera-t-il un jour de la direction de la maison. Alexis décide donc d'aller le chercher en France, et c'est pendant le voyage de retour qu'il décède et que son corps est immergé en mer. Le jeune homme, qui a vu mourir son père dans des souffrances atroces, victime d'une attaque de colique de miserere, aujourd'hui connue sous le nom d'appendicite, restera pour toujours marqué par cet événement douloureux. Personne mieux que lui ne décrit l'angoisse qu'il ressentit sur le moment, ou même plus tard, lorsqu'il donna la nouvelle à sa mère et à ses sœurs, dans le poème de dédicace de son œuvre en vers, *Légendes et Récits du Mexique Ancien*.



Ce poème, composé par Auguste neuf ans après la disparition de son père, et précisément au cours d'une autre traversée qu'il effectua quand il avait vingt-six ans, est sans doute le plus émouvant de toute son œuvre poétique. C'est avec beaucoup de réalisme et de tendresse qu'il y décrit les moments tristes qu'il vécut. À mon humble avis, s'il n'avait écrit que ce poème, celui-ci suffirait à prouver sa grande sensibilité.

*À mon père, Alexis Genin,  
Mort en mer le 23 octobre 1879*

*Père, voilà neuf ans que tu dors sous les flots,  
Bercé par l'océan aux éternels sanglots,  
Dans ton froid linceul d'algues vertes  
Sous les lames d'azur aux larges plis mouvants  
Qu'agite sans répit la marée et les vents,  
Tu dors, les paupières ouvertes.*

*... Nuit de deuil et d'horreur. Dans l'étroite cabine,  
J'interrogeais ton cœur, la main sur ta poitrine,  
Priant et pleurant à genoux,  
Tes yeux, qui se tournaient déjà vers l'autre monde,  
Cherchaient à mes côtés plus d'une tête blonde  
Hélas, alors, bien loin de nous.*

*... Je te vis expirer, dans ton dernier délire  
Celle qui, vingt-deux ans, sourit de ton sourire  
Et mêla ses pleurs à tes pleurs,  
Ma Mère, t'apparut, apaisant ta souffrance,  
Ta bouche bégaya dans la suprême transe  
Son nom et le nom de mes sœurs.*

*Elles nous attendaient, seul, je touchai la plage,  
Et ma Mère, voyant ses beaux jours révolus,  
Le front voilé de noir, dès lors ne vécut plus  
Que pour ses enfants de bas âge...*

Il n'est pas difficile d'imaginer l'état d'esprit du jeune Auguste quand, arrivé au port de Veracruz, il annonce la nouvelle à sa mère et à ses frères et sœurs, ni de comprendre la tristesse et l'angoisse qui accablent la veuve et les orphelins. Ces thèmes se retrouvent dans d'autres poèmes qu'il a composés sur des sujets évocateurs de grandes peines, comme par exemple celui de 1907 intitulé « In Memoriam », en souvenir de sa mère décédée un an plus tôt, et qui est une très belle déclaration d'amour filial.

Sur le bateau qui ramène les Genin au Mexique voyage également un jeune homme qui, dans la mesure de ses moyens, accompagne et console Auguste pendant l'agonie et au moment du décès. Le jeune homme s'appelle Henri Tron, et il va plus tard épouser Léontine Genin, une des plus jeunes sœurs d'Auguste, dont il va ainsi devenir le beau-frère.

Devant l'irréversible réalité, conséquence de ce malheur, Philomène montre sa force de caractère en élevant pratiquement seule ses six enfants et en menant à bien l'entreprise familiale qui, en raison des circonstances, prend le nom de Maison de la Veuve Genin. Elle bénéficie bien sûr du soutien de ses deux aînés, Marthe et Auguste.

Plus tard, cet établissement va devenir l'un des lieux chic de la capitale. Il est voisin d'un autre restaurant célèbre, le Café de La Concordia, ouvert par Antonio Dumarini, un Franco-Italien concurrent en même temps qu'ami des Genin. Le nom de ces restaurants apparaît sur un très beau plan de la ville publié en 1883 par la fameuse maison de lithographies de Victor Debray.

La clientèle du restaurant est en partie composée d'hommes d'affaires du centre-ville, qui profitent de sa proximité avec leurs entreprises pour aller y déjeuner, s'évitant ainsi d'avoir à rentrer chez eux. Parmi eux, il y a de riches commerçants français, dont Auguste commence à devenir familier. La qualité de la cuisine, les commodités que procure l'emploi de la langue française et, surtout, la sagacité avec laquelle la veuve et ses enfants reçoivent les habitués, finissent par donner à ces derniers l'envie d'y rester un moment encore après le déjeuner, et de profiter de cette pause pour parler affaires dans un salon de l'établissement, lequel va peu à peu devenir le lieu de réunions obligé où l'on vient élaborer des projets et réaliser des transactions commerciales.

La veuve avisée a alors l'idée lumineuse d'installer dans le salon un grand panneau sur lequel on inscrit les propositions de vente, d'échange d'actions et d'obligations, et où l'on placarde les documents de commerces ou d'entreprises que leurs propriétaires ou commissionnaires rendent publics ou proposent à d'autres commerçants. Les offres vont dans les deux sens, et la confiance dont jouit la patronne fait d'elle la dépositaire momentanée des titres et des propositions verbales de transactions commerciales, industrielles ou bancaires, au point que quelque temps plus tard, c'est là que naîtra la Bourse des Valeurs de Mexico, qui aura une sortie donnant sur la rue de la Cazuela.

La prospérité des Genin s'est reflétée dans le mariage des quatre filles avec des hommes d'affaires français. Marthe, l'aînée, épousa mon grand-père paternel Eugène Dubernard, originaire de Meymac, en Corrèze, et ses plus jeunes sœurs Léontine et Henriette épousèrent les frères Henri et Justin Tron, entrepreneurs et propriétaires du Palacio de Hierro ; Catherine, enfin, épousa Louis Gas, qui était entrepreneur à Guadalajara, Jalisco. Ces trois derniers étaient natifs de la région de Barcelonnette, dans les Basses-Alpes (aujourd'hui Alpes-de-Haute-Provence).

Un témoignage de ce qui précède est une page publicitaire complète de la Veuve Genin dans l'annuaire téléphonique de Mexico de 1891, où elle s'annonce comme représentante exclusive des champagnes Veuve Clicquot et Louis Roederer, ainsi que de fines liqueurs et autres denrées de luxe françaises.

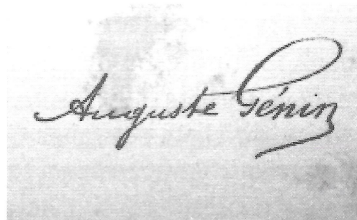
Jusqu'ici, j'ai présenté dans les grandes lignes une série de renseignements et d'événements d'intérêt familial, et fait la louange de certains membres de cette famille. Mais je n'ai encore accordé que peu de place au thème qui nous occupe, à savoir la personnalité, les mérites et le rôle à facettes d'Auguste Genin. Je crois néanmoins qu'avant d'aborder le sujet, il convenait de faire ce récit à caractère anecdotique, qui le situe dans son contexte bourgeois, et de souligner l'importance que je donne à la mort de son père.

Nous sommes donc dans les premières années 1880, tout près de l'église de La Profesa, dans le restaurant de la Veuve Genin. L'entreprise familiale a représenté pour Auguste l'opportunité de développer ses dons naturels de futur entrepreneur, et de manière indirecte ses dons d'humaniste, homme de lettres, archéologue, historien et collectionneur.

Nous connaissons déjà une partie de la clientèle. Voyons maintenant qui en compose l'autre partie, et quelles relations Auguste entretient avec elle. Pour les mêmes raisons gastronomiques que les premiers clients, les intellectuels et les politiciens mexicains fréquentent le restaurant et ses propriétaires, en particulier le fils, à qui ils font connaître l'existence de milieux culturels mexicains qui commencent à attirer son attention. Auguste constate que la littérature, les sciences, les arts et la politique, même s'ils se pratiquent, pour ainsi dire, en espagnol, sont d'inspiration française. L'enseignement supérieur favorise depuis quelques années le positivisme de Comte, la poésie reste sous l'emprise gigantesque du romantisme d'Hugo, l'architecture, la sculpture et la peinture imitent Viollet-le-Duc, Carpeaux et Puvis de Chavannes. Un libéralisme de moins en moins radical caractérise la politique et les politiciens mexicains, grâce aux années de paix que la République, pour la première fois depuis l'Indépendance, commence à vivre.

Ces intellectuels, ces hommes de science et artistes, ces politiciens éblouissent au début le jeune homme, mais à mesure qu'il grandit et mûrit, il les approche, pour les écouter d'abord, puis pour oser leur soumettre ses premiers balbutiements littéraires, poétiques ou scientifiques. C'est ainsi que naît sa relation avec « Fidel », pseudonyme de l'austère Guillermo Prieto, mais aussi avec Ignacio Manuel Altamirano, Vicente Riva-Palacio, Antonio Peñafiel, Alfredo Chavero, Leopoldo Batres, Joaquín Baranda, Tiburcio Montiel, Protasio Tagle et Porfirio Díaz, bien que ce dernier n'ait pas été, à ce qu'il semble, un client de la maison.

Une autre catégorie de clients, peu assidus pour des raisons que l'on va comprendre tout de suite, mais admirés et bien accueillis par Auguste, est constituée des membres de la bohème mexicaine de la fin du XIXe siècle, aussi riches en talents que dépourvus financièrement : Balbino Dávalos, Francisco de Olaguíbel, Manuel Puga et, très certainement, Manuel Acuña et Manuel Gutiérrez Nájera, le duc Job, celui de la « petite duchesse ». Ces poètes doivent l'avoir rendu très heureux, car le fait qu'ils ne payaient pas souvent leur note lui importait peu, comme il le rapportera des années plus tard sans mentionner de noms, étant donné qu'ils le lui rendaient amplement par leurs connaissances et leur amitié.



Voilà donc Genin installé par les circonstances dans l'ambiance la plus favorable à la mise en œuvre de ses diverses préoccupations. Celles de type plutôt culturel sont les premières à se traduire publiquement par sa collaboration aux journaux en langue française qui paraissaient alors dans la capitale. Il est presque certain que le premier article d'Auguste à être sorti en caractères d'imprimerie a été publié dans *Le Petit Gaulois*, journal fondé et dirigé par son grand ami Henri Henriot. Dès 1882 figurent déjà dans ce journal ses collaborations, qui ne manquent pas de malice, comme cet entrefilet : « On nous informe à Coatepec, Veracruz, que le premier numéro d'un nouveau journal nommé *L'Horizon* vient de paraître. Nous nous demandons si avec un tel nom, il ne serait pas le porte-parole des "horizontales". »

L'activité dans laquelle il va le plus se distinguer et pour laquelle il montre une rare disposition naturelle, c'est celle d'homme d'affaires, aptitude acquise lors des conversations après les repas dans l'entreprise maternelle. Les commerçants français de la capitale désirant installer des annexes en province, ou encore agrandir ou moderniser leurs entreprises, chargent Auguste des tâches de confiance qu'il réalise non seulement à volonté, mais suggère en outre des améliorations, des changements et de nouveaux investissements qui s'avèrent fondés.

C'est un visionnaire d'une grande époque propice aux esprits d'entreprise audacieux dans le domaine des affaires. Il pressent un avenir prometteur pour de nouvelles industries et de nouveaux commerces, de nouveaux développements et financements, et pense nécessaire l'expansion d'entreprises déjà en activité, grâce aux connaissances qu'il acquiert peu à peu sur le pays et sa géographie et qui lui permettent d'en saisir tout le potentiel.

Ses voyages en dehors de la capitale le mettent au contact direct de lieux éloignés et difficiles d'accès. Il utilise bien sûr les moyens de locomotion de l'époque : le train, lorsqu'il existe, et à défaut, c'est en diligence ou à cheval qu'il se rend dans les États de Chihuahua, Coahuila, Nuevo León, Tamaulipas, Durango, Zacatecas, Jalisco, Michoacán, Mexico, Guanajuato, Hidalgo, Puebla, Oaxaca et Veracruz, ou encore dans l'État du Nayarit, dont l'accès au territoire, à cette époque, relève de la prouesse. Son flair lui permet de comprendre le potentiel industriel, agricole ou financier de chaque région, qu'avec le temps, il parviendra parfois à développer.

Il participe ainsi à la fondation de nombreuses grandes entreprises, dont certaines sont encore en activité de nos jours, et où il occupe de hautes fonctions. Rappelons-en les principales : la banque Banco de Londres y México, les grands Almacenes de Ropa y Novedades et les Talleres de El Palacio de Hierro de ses beaux-frères, Henri et Justin Tron. Mais il joue également un rôle déterminant dans la fondation de la Compañía Industrial de Orizaba (CIDOSA) en 1880, et dans celle des Fábricas de Hilados y Tejidos de San Ildefonso, de la Cervecería Moctezuma, de la Compañía de la Fábricas de Papel de San Rafael y Anexos, du Progreso Industrial, des raffineries de sucre d'El Higo et de Paraiso Novillero, dans l'État de Veracruz, de la Compañía Algodonera e Industrial de La Laguna, de la Compañía Nacional Mexicana de Dinamita y Explosivos, toutes deux situées dans la Comarca Lagunera, de la Compañía Minera « La Lucha » à El Oro, dans l'État de Mexico, et des usines de Juandó et Elba de la Compañía de Electricidad e Irrigación de Hidalgo.

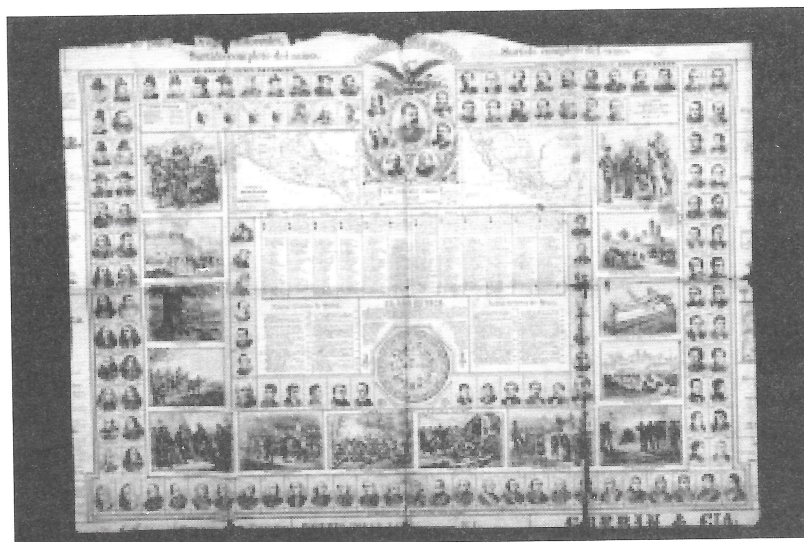


*Auguste Genin lors de ses visites à cheval*

Mais ses voyages ne sont pas exclusivement d'ordre pragmatique ou utilitaire. Ils le conduisent dans des régions qui abritent d'importantes zones archéologiques, enfouies depuis des siècles, et comme c'est déjà un « mordu » de l'histoire précolombienne du Mexique, grâce à ses amis Peñafiel et Chavero et à ses lectures de García Cubas, Fernando Ramírez et Orozco y Berra, c'est avec passion qu'il se rend sur le théâtre même des cultures disparues, ou dans des lieux où persistent encore les traditions ancestrales, le folklore, comme on appelle alors les arts et cultures populaires.

Ainsi, lorsqu'il fonde l'entreprise agricole de Paraiso Novillero, il y entreprend des fouilles qui le conduisent à la découverte du premier joug totonaque retrouvé *in situ* et... le photographie ! Ou encore, au cours de ses visites à l'usine de dynamite qu'il dirige dans l'État de Durango, il s'intéresse aux danses d'origine précolombienne de la région, en photographie des scènes, écrit à leur sujet et, ce qui est très important, il commence à collectionner des objets précolombiens ou d'art populaire (minéraux, insectes, plantes, etc.), et photographie tout ce qui attire son attention. Guy Stresser-Péan a présenté avec brio un portrait de Genin archéologue, ethnologue et collectionneur amateur, activités auxquelles il faut ajouter celle de chansonnier.

Le temps passe et Auguste s'enrichit dans tous les sens du terme, sans pour autant négliger l'étude et la rédaction d'essais historiques et de poèmes. Son premier livre, *Étude sur les Races Mexicaines*, est publié en espagnol en 1885, quand il n'a que vingt-trois ans, œuvre qu'il traduit et publie en français l'année suivante. Son indigénisme, manifeste dès ce premier ouvrage, se confirme dans les deux suivants, qui paraissent en 1887 : *Cuadro Sinóptico de la Historia de México* et *Estudio sobre el Estado Actual de la Raza Indígena en México, y sobre los Medios Prácticos de Redimirla*. Il participe également à la fondation de la *Sociedad Indianista* en 1910.



*Chronologie de l'histoire du Mexique*

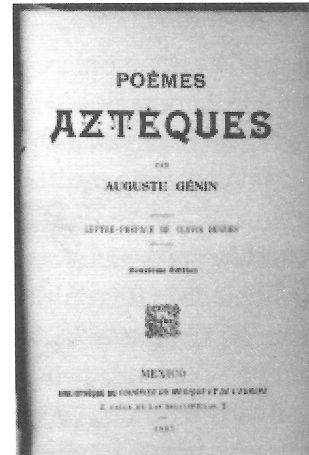
Ayant compilé sa production poétique à thèmes précolombiens, il la fait paraître en 1890 dans un livre qu'il intitule *Poèmes Aztèques* et qu'il dédie à la mémoire de son père. Trente-trois ans plus tard, il réalisera l'édition définitive de cette anthologie sous le titre mentionné plus haut de *Légendes et Récits du Mexique Ancien*, qui contient trente poèmes écrits dans un style épique, tous en lien avec le monde nahuatl, depuis ses origines mythiques et avec ses croyances, ses pérégrinations et son installation finale, les prouesses de ses rois et caciques, jusqu'à la Conquête et la destruction de Tenochtitlan, et qui termine par trois poèmes qui donnent la vision des vaincus.

Marc Cheymol considère cette œuvre comme étant sans doute la meilleure de toute la production poétique de Genin. Je voudrais ici faire deux remarques qui me viennent à l'esprit à la lecture des plus de trois mille cinq cents vers qui composent les *Légendes*. Tout d'abord, la Princesse Lizulí, dont le nom n'est pas nahuatl mais plutôt zapotèque ou purepecha, est née de l'imagination de Genin. Ensuite, l'écrivain prend ouvertement parti pour la cause indienne pendant la Conquête, au point de réprimander l'Ahuehuete, l'arbre de la « Nuit Triste », pour ne pas être tombé et avoir écrasé sous son poids le « fléau du Mexique », Hernán Cortés, qui pleurait à son pied, car aucun éclair qui aurait pu foudroyer l'intrus n'est tombé sur sa cime.

D'autres livres de poésie d'Auguste Genin glorifient le Mexique de son temps, en particulier l'ode intitulée « La Vallée de Mexico », qui me fait penser à une préfiguration de *La Visión de Anahuac* d'Alfonso Reyes, car il y « parle au voyageur de son air lumineux » et « du lac qui reflète la blancheur sublime de ses volcans ». N'oublions pas non plus les deux recueils de poèmes consacrés à notre pays : la « Photographie en couleurs » et les « Poèmes Mexicains ».

On ne peut sous-estimer la collaboration de Genin à l'édition en 1891 du monumental *Documents pour Servir à l'Histoire du Mexique : Catalogue Raisoné de la Collection de E.-Eugène Goupil* (Ancienne collection J.-M.-A. Aubin), de l'archéologue Eugène Boban, qui dresse la liste des manuscrits et codex mexicains existant dans les bibliothèques françaises à cette époque, et qui compte trois volumes, dont deux de textes et un de gravures reproduisant des pages ou des parties de ces admirables « livres peints », comme le Codex Xólotl.

Le Mexique, encore le Mexique, est le thème de ses écrits et de ses publications, mais toujours en langue française : *Les Capitales du Monde*, *Les États Unis Mexicains*, *Le Mexique*, et une traduction de l'œuvre de Peñafiel, *Teotihuacan* ; enfin, ses *Notes d'Archéologie Mexicaine*, importante étude que diffuse la Société des Américanistes de Paris, dont il est membre et participe aux divers congrès mondiaux.



Sans interrompre sa lyre poétique qu'il remet à l'imprimerie, l'infatigable écrivain prépare plusieurs ouvrages qui sont de vrais retables du Mexique des années 1910, 1921 et 1930. Je considère que cette trilogie constitue une authentique iconographie nationale. Je veux parler des *Notes sur le Mexique* (1910), du *México Contemporáneo* (1921) et de *L'Art Vivant au Mexique* (1923).

Le premier est un témoignage de l'époque de Porfirio Díaz, composé de sortes de chroniques complétées par plus de cinq cents photographies, dont beaucoup ont été prises par lui et qui, de l'avis de nombreuses personnes, ont une grande valeur documentaire et devraient être rééditées. Elles nous donnent un vaste panorama du pays, depuis ses aspects les plus primitifs et arriérés jusqu'aux progrès obtenus dans l'industrie, le commerce, l'éducation, les communications et l'architecture, selon un critère éclectique mais basé sur le modèle français, comme les institutions d'enseignement fondées par ses compatriotes, véritables pépinières de l'éducation de plusieurs générations. Les chapitres consacrés aux coutumes sont particulièrement importants. Avec cet ouvrage, Genin est convaincu qu'il fait acte de justice en le dédiant

À la Mémoire  
de  
Pierre Larousse  
1817-1875

Hommage respectueux et reconnaissant.  
Auguste Genin    Mexico 1910

car il considère que l'œuvre monumentale du libraire-éditeur n'a pas été dûment valorisée par les Français, tant il est loin d'imaginer que cent ans plus tard, le nom de Larousse sera synonyme de dictionnaire dans le monde entier. Justice est faite.

Le deuxième, livre magnifique imprimé en Allemagne, est constitué d'une monographie illustrée de la capitale en 1921 et d'une curieuse galerie de portraits de personnages importants de tout le pays.

Quant à *L'Art Vivant au Mexique*, édité par la Librairie Larousse, c'est une mosaïque de thèmes artistiques nationaux qui vont de la préhistoire aux fresques d'Orozco et de Rivera, en passant par l'art précolombien, l'époque des vice-rois et de la République et les arts populaires.

Il est impossible de ne pas donner une place privilégiée à deux romans autobiographiques réunis en un seul ouvrage intitulé *Le Robinson Espagnol* : celui de Pedro de Peralta de Terreros y Guevara, et le sien, où il décrit les conditions incroyables, presque miraculeuses, dans lesquelles l'ouvrage de Peralta est parvenu entre ses mains, ouvrage qu'il sauve de la destruction et publie en 1927.

Les circonstances dans lesquelles il a récupéré et sauvé ce livre sont étroitement liées aux acteurs, événements et hauts lieux de la Révolution mexicaine. Genin était alors directeur général de la Compagnie Nationale Mexicaine de Dynamite et d'Explosifs, installée quelques kilomètres au nord de Torreón. Pancho Villa avait de bonnes raisons de s'assurer le ravitaillement en explosifs pour sa campagne militaire, et d'une certaine façon, cela permit d'éviter que l'ouvrage se perde à nouveau. Les conditions dans lesquelles il a été trouvé en avril 1914 rendent sa lecture et celle de ses commentaires encore plus passionnante et, plus de quatre-vingts ans après sa publication par Espasa Calpe, il devrait être réédité. En effet, divers événements historiques importants ont eu lieu à la même époque : la ville de Torreón a été assiégée et bombardée par Francisco Villa pendant l'offensive Constitutionnaliste contre Victoriano Huerta, événement qui coïncide avec l'incendie à Mexico des magasins du Palacio de Hierro, la prise de la capitale en août et le début de la Première Guerre mondiale.

En ce qui concerne *Les Français au Mexique du XVIe Siècle à nos Jours*, travail plus laborieux, plus documenté et probablement plus connu en France et presque uniquement par des historiens mexicains et franco-mexicains (Carlos Pereyra, Francisco Fernandez del Castillo, Henri Beuchat, Henri Vignaud, Charles Roux, Vois Henrion, Alfred Durgés, Ludovic Chambon, José Juan Tablada, Zilia Nuttall, Antonio Garcia Cubas et Jacques Paire), ouvrage qui parut dans une édition posthume et apparemment incomplète, don Silvio Zavala, qui l'a étudié avec sagesse et un certain esprit critique, considère que « ce catalogue constitue toujours l'effort plus grand et le plus valable dont nous disposions à ce jour ».

Je voudrais attirer l'attention sur certains points de ce gros volume, et tout d'abord sur une note curieuse, qui concerne la trouvaille providentielle de documents de l'expédition de Vásquez de Coronado au Nord du vice-royaume, et qu'a fait connaître don José López Portillo y Rojas. Une autre note tout aussi intéressante porte sur l'hypothétique présence dans le Mexique de l'intervention française du Douanier Rousseau, le fameux peintre naïf. L'ouvrage comporte également des récits sur la vie d'explorateurs et archéologues français du XIXe siècle, comme le capitaine Dupaix, Alexis Aubin, le comte Waldeck, l'abbé Brasseur de Bourbourg et Désiré Charnay, ou d'artistes comme le baron Gros, Pingret, des lithographes et imprimeurs Debray, Decaen, Montauriol, la Veuve Bouret, de l'exploitant minier Joseph de la Borda, et de voyageurs comme Mathieu de Fossey, Louis Lejeune, Émile Chabrand, Paul Morand...



En ce qui concerne la colonie française de Mexico, Genin l'évoque de plusieurs manières : sa famille, ses voisins, ses associés, les responsables du culte de la Paroisse française, les membres de la Société de Bienfaisance Franco-Suisse et Belge, les commerçants, les industriels, les banquiers et leurs employés respectifs ; les membres des représentations diplomatiques, éducatives et politiques, les entrepreneurs comme les bijoutiers, horlogers, tailleurs, photographes, imprimeurs, restaurateurs, coiffeurs, chapeliers et cordonniers ; les ingénieurs, médecins, dentistes, architectes, carrossiers, transporteurs ; les professeurs de piano, de chant, de français et d'anglais, etc.

Les noms y apparaissent par centaines, mais ceux qui prédominent sont ceux que l'on retrouve couramment dans la région de Barcelonnette : Tron, Ollivier, Reynaud, Léautaud, Desdier, Jacques, Armand, Béraud, Gassier, Ebrard, Manuel, Jean, Derbez, Lions, Hellion, Chauvet, Caire, Arnaud, Robert, Garnier... Également, des noms de toutes les régions de l'hexagone : Bretagne, Pays Basque, Dauphiné, Languedoc, Paris, Normandie, Aquitaine, Alsace, Picardie et autres, noms aussi variés que leurs régions d'origine : Pelladini, Minetti, Montaudon, Klérian, Pugibet, Cambaluzier, Fournier (l'exploitant minier), Fournier (l'éducateur), Chauveau, Vent, Barrié, Dubernard, Lahirigoyen, Casaubon, Deverdun, Labadie, Detchart, Lacouture, Poiré, Warin, Manautou, Dubois, Charbonnel, Picard, Weill, Perrilliat, Suberbie.

À ce stade, je pense en avoir terminé avec les commentaires sur son travail d'écrivain du Mexique, mais je ne peux manquer de signaler un fait pour lequel nous autres Mexicains lui devons notre gratitude toute particulière, qui est que grâce à lui, l'un des « découvreurs du paysage mexicain », le peintre américain Conrad Wise Chapman, est resté dans le pays au moment de la chute du Second Empire. Il y a travaillé et produit ses splendides vues de villes mexicaines sur des toiles de grand format dont certaines appartiennent aujourd'hui à des institutions bancaires mexicaines et sont, de ce fait, visibles par le public.

Un sujet d'étude très prometteur est celui de la correspondance épistolaire que « *don Augusto* » entretenait avec des personnages illustres de son temps. Si l'on a conservé les lettres qu'il recevait, on n'a malheureusement pas retrouvé celles qu'il envoyait. Jusqu'en 1900, ses correspondants mexicains s'appelaient Porfirio Diaz, Carmelita Romero Rubio, Guillermo Prieto, Ignacio Manuel Altamirano, Vicente Riva-Palacio, Francisco Sosa, Antonio Peñafiel, Justo Sierra, Joaquín Baranda, Manuel Fernández Leal, Ireneo Paz, Luis González Obregón, etc. Du côté français et européen, ce furent entre autres Victor Hugo, Ferdinand de Lesseps, Ernest Renan, François Coppée, Sully-Prudhomme, Leconte-de-Lisle, Eugène Boban, le roi des Belges Léopold II, la reine Elizabeth de Roumanie, plus connue sous son nom de plume, Carmen Sylva.

Par ailleurs, toutes les coupures de presse faisant référence à ses ouvrages entre 1887 et 1920 sont parfaitement conservées dans un grand porte document qui facilite beaucoup leur consultation et leur étude.

Tous ces documents ont été méticuleusement classés par Auguste lui-même, dans une série de gros albums que l'on appelle dans la famille « les livres bleus de l'oncle Auguste », et qui ont heureusement été conservés jusqu'à aujourd'hui.

Pendant les vingt ans qui ont suivi la Révolution de 1910, notre personnage ne s'est pas fermé à l'idée et à la compréhension des changements consécutifs qui ont eu lieu au Mexique, pays qu'il a continué d'aimer et d'étudier jusqu'à sa mort. La liste de ses amitiés était cependant différente, en raison de la disparition de presque toutes celles mentionnées plus haut. En 1930, ses nouveaux amis s'appellent Francisco Fernández del Castillo, José Lorenzo Cossío (père), Gerardo Murillo, dit Dr. Atl, Ezequiel Padilla, Alfonso Caso, Gómez Maillefert, Rosado Vega, José Guadalupe Zuno, Jorge Enciso...

Après tout ce qui vient d'être dit, il est impossible de nier le mexicanisme de Genin en général et son indigénisme en particulier. C'est la raison pour laquelle je me suis souvent demandé pourquoi sa personne et son œuvre ne sont pas plus connues et appréciées au Mexique. Je crois que la cause en est, paradoxalement, une de ses principales qualités : que son œuvre est presque entièrement écrite en français, et que lui-même est considéré comme Français. Peu de Mexicains, en effet, cherchent à en savoir plus sur le Mexique en consultant des sources en français. Par conséquent, pour remédier à cette injuste situation, il faudrait traduire et publier son œuvre en espagnol.

L'indigénisme de Genin nous dit beaucoup du *principe de dualité* dans la cosmogonie *mexica*, et du texte en nahuatl de son épitaphe, qu'il rédigea lui-même de son vivant pour témoigner de son amour pour un peuple qu'il admirait. Voici ses propres mots :

« Si j'ai chanté la gloire des anciens Mexicains, si j'ai décrit les paysages du beau pays où je suis né, les souffrances de mes pauvres frères indiens, descendants de races illustres dont l'ardent génie créa les merveilles architectoniques et artistiques du Yucatán, de Teotihuacán et de Tenochtitlán, c'est parce que je sens battre en moi le cœur de l'ancien Anáhuac, même si par le sang français de mon père et par le sang belge de ma mère, je suis doublement Gaulois : de la Gaule franque et de la Gaule belge... »

Ce profond indigénisme est tellement sous-jacent dans l'esprit de Genin qu'il affleure même dans le monde des affaires. Aux grandes brasseries qu'il fonde, il donne le nom de Moctezuma, et à la bière la plus vendue, celui de Fille de Moctezuma, dont sont fabriquées plusieurs millions de bouteilles par an et dont l'étiquette en couleurs laisse apparaître le buste de profil de la supposée princesse qui porte des plumes dans les cheveux et des colliers et ornements « aztèques ».

Le dessin de cette étiquette est tiré d'une photographie qu'il prit lui-même du profil d'Otilia, sa gouvernante de confiance, que j'ai connue. C'était une très belle jeune fille métisse que son patron avait maquillée comme une princesse et revêtue d'ornements de *chalchihuites*, sorte d'émeraudes, et de petites pièces d'orfèvrerie en or originales, qui appartenaient à sa collection d'antiquités *mexica*. Une femme et des bijoux d'une authentique beauté mis au service de l'utilitarisme publicitaire à succès.



*Otilia habillée en indienne*



*Propagande de la Brasserie Moctezuma*

Très conscient de l'état lamentable dans lequel se trouvent toutes les ethnies indiennes qui survivent encore dans la République, Genin exprime à sa façon sa préoccupation pour la poignante réalité : en écrivant leur douleur, leur dégradation, leurs maladies et leurs vices, leur passivité et leur absence d'espoir ; mais il analyse aussi les circonstances, les atavismes et les faiblesses afin de proposer des politiques d'amélioration, de dignification et de renaissance.

Des livres, des projets et des actions naissent sous sa plume et dans son esprit. L'un d'eux est *L'Indien, Essai sur la Race Indigène du Mexique et sur les Moyens d'Améliorer sa Situation Morale et Physique*, de 1908. Il persiste en 1910 en co-fondant la *Sociedad Indianista Mexicana*, qui aura une existence très brève, du fait de la Révolution. Et confirme, à nouveau, son impulsion irréfrenable à collectionner les objets archéologiques mésoaméricains.

Ce livre, tout comme les articles du Bulletin de la *Sociedad Indianista*, est un poignant diagnostic du drame que vivent les communautés indiennes. Il est illustré de quinze portraits d'Indiens sur gravures et de cinquante-neuf photographies, plusieurs d'entre elles prises par lui et les autres, par son ami et compagnon d'exploration Léon Diguët. Avant la Révolution, il échange des informations avec les archéologues et anthropologues Carl Lumholtz, Maudsley, Leopoldo Batres, Francisco del Paso y Troncoso et Zelia Nuttall.

Après 1920, l'un de ses amis archéologues, le brillant Manuel Gamio, l'invite à collaborer à la revue d'anthropologie qu'il a fondée avec Eduardo Noguera, Woodrow Bora, Franz Boas et Hdrlicka, *Ethnos*, la première du genre au Mexique.

En prévision de la conservation de ses plus de vingt mille objets précolombiens de pierre, poterie, obsidienne, or, argent et cuivre, écaille et os, il entame une correspondance avec les américanistes de France et de Belgique Eugène Goupil, Eugène Boban et le duc de Lanbat. Il divise l'ensemble en parties plus ou moins égales, chacune étant constituée de six à sept mille pièces. Il fait don d'une première partie au Musée National d'Archéologie, d'Ethnographie et d'Histoire de la Ville de Mexico, d'une deuxième au Musée de l'Homme, qui vient d'être inauguré en face du Champ de Mars, à Paris, et d'une troisième au Musée du Cinquantenaire de Bruxelles. Un quatrième lot, probablement moins important, est légué au Musée de Varsovie en témoignage de l'admiration que Genin porte au peuple polonais. De ce lot, il ne reste aujourd'hui plus la moindre trace, car il semble avoir été totalement détruit dans les bombardements de la capitale qui borde la Vistule.

Après la Première Guerre mondiale, l'oncle Auguste est en contact avec le grand anthropologue Paul Rivet, avec qui il se sent en parfait accord. Extraordinaire rénovateur de la vision des cultures de l'homme, Rivet, comme on sait, a modernisé et a donné une nouvelle dimension spirituelle au Musée de l'Homme, en créant un nouveau concept d'étude de l'être humain et en organisant les anciennes et nouvelles collections du remarquable Musée de l'Homme, dépositaire des généreux donateurs franco-mexicains que furent Genin, Boban, Bellon, Labadie et Stresser-Péan. Cet héritage fait désormais partie des vitrines ultramodernes du Musée du Quai Branly, qui vient d'être inauguré par le président de la République française, Jacques Chirac.

Il est probable que l'une des dernières pièces précolombiennes à être arrivée entre ses mains soit une petite tête en terre cuite d'une taille de dix centimètres sur huit, qu'il remit à mon père avoir l'avoir trouvée, vers 1930-1931, dans le jardin de notre maison de Coyoacán. Ce qu'il y avait de curieux et d'insolite dans ce petit objet, c'est qu'il représentait le visage d'un Espagnol barbu. Nous sommes tous restés convaincus qu'un habile potier de Coyoacán avait modelé le portrait d'Hernán Cortés entre 1521 et 1523. Je me demande où peut bien se trouver aujourd'hui ce qui fut peut-être la première effigie d'un européen réalisée au Mexique.



*Photographie de fillettes prises par Genin.*

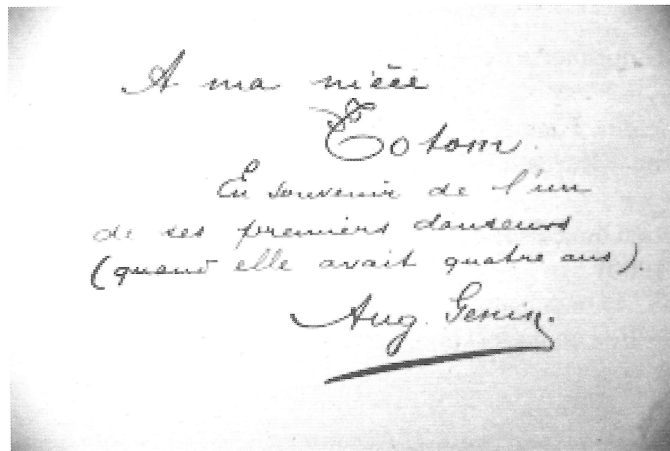
Dans les dernières années de sa vie, l'oncle Auguste avait dans la famille la réputation d'avoir un très mauvais caractère. Moi qui l'ai connu et qui me souviens très bien de lui, je ne peux pas dire que ce soit entièrement vrai. Néanmoins, beaucoup de témoignages le confirment. Certaines anecdotes racontées par ma mère et par ma sœur Huguette nous dépeignent au contraire un homme généreux et pourvu d'un grand sens de l'humour. Sa présence, certes, imposait le respect. Un jour que nous lui rendions visite, il nous servit du jus d'orange et Huguette renversa accidentellement son verre sur la belle nappe qui couvrait la table. La petite fille, croyant que l'oncle allait la gronder, se mit à pleurer, mais lui, pour la tranquilliser, renversa aussi son verre.

Une autre anecdote. Une certaine dame de la communauté française était extrêmement vaniteuse et elle ne daignait pas diriger la parole aux autres dames. Genin lui donna le surnom de « mer Caspienne » parce qu'elle « ne communique avec aucune autre mère ».

Une autre pour nos amis belges : quelques membres de cette petite communauté, Messieurs Van den Peereboom, Van de Putte, Van de Wyngaert, Van de Neynen et Van Baelen, allèrent voir leur consul pour qu'il leur suggère un nom pour leur association de citoyens belges. Genin leur donna son conseil : « C'est bien simple, Messieurs, appelez-la la Rose des Vents ».

Un caprice de jeunesse : avec ses bons amis de la bohème mexicaine, il provoqua le pire embouteillage de canots et de barques de transport dont on se souviendra à Xochimilco, en arrêtant au croisement de deux importants canaux une énorme barque chargée de tonneaux de *pulque* qu'il commença à distribuer généreusement et gratuitement à tous les rameurs des embarcations qui s'approchaient pour en boire.

Après toutes ces évocations et réflexions, nous, les membres des quatrième, cinquième, sixième et septième générations de la lignée fondée il y a cent cinquante ans par Alexis Genin et Philomène Mayeu au Mexique, nous tous citoyens mexicains d'origine française, nous qui portons les noms de Dubernard, Everaert, Tron, Gas et Pugibet, et bien que celui de Genin se soit éteint, nous sommes tous convaincus qu'Auguste Genin fit honneur à ses deux patries.



A ma nièce  
Eotom.  
En souvenir de l'un  
de ses premiers devoirs  
(quand elle avait quatre ans).  
Aug. Genin.

*Dédicace à Marthe Dubernard*

## Ouvrages d'Auguste Genin

1. *Étude sur le Races mexicaines* (Mexico, 1885, édition en espagnol, 1886, édition en française), épuisé.
2. *Tableau synoptique d'histoire du Mexique*, en espagnol (Montauriel et Cia, éditeurs, Mexico, 1887, 2<sup>ème</sup> édition, 1893, 3<sup>ème</sup> édition, 1895)
3. *La Fédération, scène en vers* (Mexico, 1880), épuisé.
4. *Poèmes Aztèques* (Paris, 1890, Fischbacher, éditeur, 2<sup>ème</sup> édition Mexico, 1908, Bibliothèque du *Courrier du Mexique et de l'Europe*).
5. *Mexico dans les capitales du Monde*, (Hachette, éditeur, 1892 ; 2<sup>ème</sup> édition française, 1905 ; édition en espagnol : *Las Capitales del Mundo*, Henrich y Cia, Barcelone, 1893)
6. *Le Mexique*, 1897 (Imprimerie de la revue *Le Nouveau Monde*. Paris 1897)
7. *Les Etats-Unis Mexicains*. Traduction française de l'ouvrage de R. de Zayas Enriquez (Imprimerie du Ministère de Fomento, Mexico, 1899)
8. *Teotihuacan*. Traduction française de l'ouvrage du docteur Antonio Peñafiel, publiée par le Ministère de Fomento (Mexico, 1900)
9. *La Révolution française, poème* (Mexico, 1907, Bibliothèque du *Courrier du Mexique et de l'Europe*)
10. *La Marseillaise et la Mort de Rouget de Lisle*, poème (Mexico, 1909. Bibliothèque du *Courrier du Mexique et de l'Europe*)
11. *Pour Paris*, poème (Mexico, 1910. Bibliothèque du *Courrier du Mexique et de l'Europe*)
12. *France-Mexique*, poème (Mexico, 1910. Bibliothèque du *Courrier du Mexique et de l'Europe*)
13. *Notes sur le Mexique*, ouvrage orné de plus de 500 photogravures (Lacaud, Mexico, 1910).
14. *Vers pour Elle* (Paris, 1913. Lemette, éditeur)
15. *Poèmes d'amour* (Paris, 1913. Lemette, éditeur)
16. *Notes sur les danses, la musique et les chants des Mexicaines anciens et modernes, avec 48 figures*. Publication de l'Institut ethnographique international de Paris. Leroux, Paris, 1913. La Smithsonian Institution de Washington en a publié une traduction en anglais en 1922.
17. *Vers pour la France* (Imprimerie franco-mexicaine, Mexico, 1918).
18. *Rose-Pompon, poème lyrique 1928*.
19. *Poèmes Mexicains*.

20. *Monographie de la Ville de Mexico, en espagnol et en française.*
21. *Histoire du Mexique.*
22. *Mexico Contemporáneo.* Ediciones en francés y en español. Stuttgart.- 1921
23. *Legendes et Récits du Mexique ancien.* Texte définitif des POEMES AZTEQUES. Paris. Les Editions G.Crés & Cie. 21, RueHautefeuille Paris. 1925 (Cinquième Edition).
24. *Sacrifice.* Pièce en deux Actes et en Vers, par August Genin, Lauréat de l'Académie. Les Editions G. Crés & Cie. 21 Rue Haute feuille Paris. 1925 (Cinquième Edition).
25. *El Robinson Español.* Manuscrito del Siglo XVIII salvado de la Destrucción y Publicado. Espasa Calpe, S.A. Madrid. 1927.
26. *L'Art Vivant au Mexique.* Librairie Larousse. 17, Rue Montparnasse. Paris. 1930.
27. *Le Français au Mexique.* Du XVIème Siècle à nos Jours.- Nouvelles Editions Argo.Paris.1934

#### COLLABORATIONS DIVERSES

28. *Lettre Préfaces pour le Catalogue Raisonné des Manuscrite et Codices Mexicains des Anciennes Collections* de J. Alexis Marius Aubin et Eugène Goupil de la Bibliothèque Nationale de Paris. 1892.
29. *Collaborations sporadiques dans les principaux journaux mexicaines* : Excelsior, El Universal, etc.
30. *Collaborations régulières pendant plus de 50 ans dans les journaux français de Mexico* : Le Trait D'Union, Le Petit Gaulois, France/Mexique, Journal Française du Mexique, etc.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Notice nécrologique d'Auguste Génin*, Paul Rivet, Journal de la Société des Américanistes, 1932
- Alexis- Manuel Auguste Génin*, Eric Taladoire Bulletin de l'IFAL, Mars-Avril 1981
- Auguste Génin (1862-1931)* par Pascal Mongne docteur en archéologie, américainiste Texte écrit pour la publication 1000 petits chefs-d'oeuvre du Mexique la collection du Musée de la Vallée à Barcelonnette, décembre 2006, Hélène Homps co-édition Musée de la Vallée, Barcelonnette, éditions d'Art SOMOGY, Paris auteur.
- 1000 pequeñas obras maestras de México, la colección del Museo de la Vallée de Barcelonnette*, Hélène Homps et Pascal Mongne, co-edición en español Musée de la Vallée y Fundación Pierre Bremond, diciembre 2006, Paris.



## LOS CUADERNOS DE RFM

RACINES FRANÇAISES  
au MEXIQUE

# *Auguste Genin*

*Semblanza de quien honró a sus dos patrias.*



Por  
Louis Everaert Dubernard

Nº 3

3/12/2006



© Copyright, México 2006

*Raíces Francesas en México AC*

Oficina en el Consulado de Francia: La Fontaine #32 CP 11000, México D.F. Tel 9171 9845

**Comité Editorial:** Adriana Abdó, Bernard Martel, Denise Hellion, Gabriel Auvinet, Iza Meurs, Jacques Paire, Louis Everaert, Michèle Patrigeon, Minouche Suberville, Monique Briulet, Mylene Audirac, Pedro Sol, Philippe Bouchacourt, Salvador de Pinal Icaza.

Edition / *Cuidado de la edición:* Michèle Patrigeon et Minouche Suberville

Mise en page / *Diseño Grafico:* Mylene Audirac- Dosal

Photographies / *Fotografías:* Philippe Bouchacourt

Traduction au français / *Traducción al francés:* Valérie Juquois (*Centro Profesional de Traducción e Interpretación – IFAL*)

L'auteur est le seul responsable des opinions émises dans l'article / *Las opiniones expresadas en el artículo son responsabilidad exclusiva del autor.*

Reproduction interdite sans autorisation écrite / *Prohibida la reproducción sin autorización escrita.*

Couverture / *Portada* Caricatura de Auguste Genin editada en la revista 14 de julio 1905.

Tirage de 500 exemplaires / *Se imprimieron 500 ejemplares*, México D.F.

ISBN 970-9764-09-8

# *Auguste Genin*

(1862-1931)

*Semblanza de quien honró a sus dos patrias*



**Louis Everaert Dubernard**

Cronista de Coyoacán

## *Prefacio*

El museo del Quai Branly acaba de abrir sus puertas en París. Entre las obras maestras expuestas, figuran en buen lugar aquellas legadas en diferentes ocasiones al Museo del Hombre por Auguste Genin.

Franco-mexicano —nació en México, de padre francés y madre belga, y vivió y trabajó en México— las colecciones que legó a su patria de sangre rinden un vibrante homenaje a las civilizaciones de su país natal, donde llevó una doble actividad de hombre de negocios y de hombre de letras.

Exitoso en ambas carreras, gran coleccionista, curioso y erudito, reuniría a todo lo largo de su vida importantes conjuntos de antigüedades precolombinas y de objetos etnográficos que el público del museo del Quai Branly puede admirar en la actualidad.

Auguste Genin es perfecto ejemplo de una época y de sus producciones intelectuales, en los confines del positivismo convencional y del naturalismo científico, tal como se extendieron entonces por Francia y México.

Al ostentar asiduamente su pertenencia a ambas patrias, Genin es una brillante ilustración de la vitalidad y de la curiosidad intelectual de los franco-mexicanos, infatigables embajadores de su doble cultura. Llevaba involuntariamente las características de la primera: amaba las distinciones y las medallas, y lucía orgullosamente una decena de condecoraciones raras o extranjeras, desde la gala Legión de Honor, hasta la orden del Nichan Iftikhar (Orden de la Gloria de Túnez).

Los Cuadernos RFM de la asociación Raíces Francesas en México A.C. le rinden justo homenaje en el momento mismo en que las obras que reunió salen de la sombra de los sótanos para exhibir en París, a orillas de los muelles del Sena, el esplendor de las civilizaciones mexicanas.

*Gérard FONTAINE*  
Director del CCC-IFAL

## *Auguste Genin*

(1862-1931)

*Semblanza de quien honró a sus dos patrias*

Lo tengo muy claramente grabado en mi memoria. Aunque ocurrió en 1929 ó 1930 y fue de muy corta duración, la evocación de la escena y del breve diálogo que la acompañó me marcaron fuertemente en ese momento, evocación que regresó varias veces a mi mente en los años siguientes cada vez que se hablaba entre los miembros de mi familia del asunto que había dado lugar, hace más de setenta y cinco años, a la conversación a la que aludiré.

La casa de mis padres en el centro de Coyoacán tenía dos pisos, y una grande y hermosa terraza en el superior daba al jardín que colindaba con el de la “casa grande”, como conocíamos a la que habitaba Marthe Dubernard, mi abuela materna, viuda de tiempo atrás.

En el recuerdo de aquel remoto y anodino suceso la veo después de haber atravesado los jardines, de pie con la mirada levantada hacia la terraza y dirigiendo la palabra a Marthe mi madre, quien la escuchaba recargada en la balaustrada conmigo a su lado.

Mi abuela siempre vestía de negro y estaba ataviada como para las grandes ocasiones con la sencilla y discreta elegancia y el digno porte que todos le reconocían.

Con palabras más o palabras menos le expresó que ya no subía para tenerla más cerca porque la esperaba en su coche su hermana menor, para acudir a la embajada de España en donde Auguste, hermano de ambas, iba a recibir una condecoración, por lo cual estaban sumamente complacidas.

Al retirarse mi abuela, mi madre me explicó, por un lado, en qué consistía recibir una condecoración, y por otro, que el *oncle Auguste* había publicado un libro sobre un manuscrito que se tenía por perdido, que resultó ser muy del agrado de los lectores hispanos y que, por ello, su rey Alfonso XIII lo condecoraba con la *Orden de Isabel la Católica* en grado de Caballero, por el intermedio de su embajador en México quien le prendería una medalla y le entregaría un diploma.

El *oncle Auguste*, el tío Augusto, soltero y sin hijos, falleció el 3 de diciembre de 1931. Su deceso fue muy sentido por toda mi familia y por mí mismo pues lo admiraba con infantil intuición a causa de su imponente presencia y por el talento que debía tener alguien que, como él, vivía rodeado de libros, de pinturas y de obras de arte en su gran casa de la calle de Rosales, en donde mis padres y mis hermanos lo visitábamos. Fue inhumado en el Panteón Francés de *La Piedad*, y el epitafio de su tumba está escrito en náhuatl. El mismo lo había redactado.

Con el paso de los años fui admirando cada vez más su personalidad de escritor, poeta, arqueólogo, historiador y apasionado coleccionista, independientemente de su calidad de empresario y hombre de negocios respetado, y de discreto y altruista benefactor. También conocí más a fondo los motivos que le hicieron recipiendario de numerosas condecoraciones, entre ellas *Les Palmes Académiques* y la *Légion d' Honneur* de Francia.

Como preámbulo de estas líneas en las que voy a intentar detallar su personalidad así como dar una visión de su vida, deseo referirme a acontecimientos familiares. El 23 de octubre de 1879, tuvo lugar un hecho, que podríamos llamar cotidiano, que en sí mismo no significó mayor cosa para nadie más que para unas cuantas personas, miembros de una familia de la ciudad de México, a quienes sumió en la tristeza y la angustia. Lo acontecido fue el fallecimiento del jefe de esa familia, fallecimiento que ocurrió en medio del Océano Atlántico en un barco que navegaba frente a las Islas Azores durante su travesía de Francia a México. La persona se llamaba Alexis Genin, y venía acompañado por el segundo de sus hijos que, a los 17 años de edad, regresaba de hacer sus estudios primarios y secundarios. Como su padre, también se llamaba Alexis de primer nombre, seguido de los de Manuel Auguste. Con este último apelativo fue como se le conoció durante toda su vida en la familia, la sociedad, los negocios y los medios artísticos y de la historia.

¿Quién fue este señor Alexis Genin? Un inmigrante que llegó a México hacia 1850, originario de La Tour-du-Pin, ciudad del valle del Alto Ródano, región de Francia conocida como el Delfinado. Estas precisiones vienen al caso porque Alexis era sobrino de François y de Jean Louis Genin, los dos escritores, el primero profesor de Letras de la Facultad de Estrasburgo y funcionario del Ministerio de la Instrucción Pública, y el segundo, director del Colegio de la ciudad de Agen, ambos, también católicos convencidos. Estas dos características de los ancestros, el don para las letras y el cristianismo acendrado, los veremos heredados por su sobrino nieto Auguste.

Otras serán, sin embargo, las inquietudes de Alexis, quien en México se ocupó de cultivar las artes culinarias. Se le llamaba el “Ángel Guardián de los paladares caprichosos”, y se dice que en más de una ocasión el chef del Emperador Maximiliano lo consultó respecto a recetas dignas del Palacio. Se empleó a su llegada con el señor Antoine Plaisant, que había establecido el primer restaurante francés en la capital, en 1831.

La señora Genin, esposa de Alexis y madre de Auguste y de sus cuatro hermanas y hermano, fue una persona fuera de serie. De carácter indomable, de voluntad de acero, de entereza a toda prueba ante el infortunio y de una gran laboriosidad, que la genética se encargó de transmitir a Auguste, compartía con su marido ese don natural de los dioses para la alta cocina que distinguió y, felizmente, sigue distinguiendo en la actualidad a sus descendientes femeninas en mi familia.

Se llamó Philomène Mayeu, era el duodécimo vástago de una familia de artesanos belgas. Nació en 1840 en la ciudad de Bruselas, y fue bautizada en la hermosa Colegiata de Santa Gudelia, hoy catedral de San Miguel de la capital de Bélgica. A los seis años de edad, en 1846, llegó a México, que entonces ocupaba todavía el doble de su actual territorio, acompañando a su hermana mayor Anne y al marido de ésta, Emmanuel Froment, para dirigir y laborar en el restaurante del entonces Teatro Santa Anna, bello edificio construido por el arquitecto Lorenzo de la Hidalga, que fue después Teatro Nacional, Teatro Imperial y nuevamente Teatro Nacional hasta su demolición a finales del siglo XIX para permitir la prolongación de la calle del Cinco de Mayo hasta la Alameda.

Cuando tenía quince años, y no soportando ya la explotación y los malos tratos que recibía de su cuñado y de su hermana, los dejó para refugiarse con la familia del señor Haimolen, ministro de Bélgica, con la que convivió durante un año hasta su casamiento con Alexis Genin.

El joven matrimonio trabaja incansablemente con la idea de poder algún día establecerse por su propia cuenta. Entretanto vienen los hijos, ocho en total, de los que sobreviven los últimos seis. La primera de éstos es mujer, mi abuela Marthe, en seguida Auguste, quien nace en la capital en momentos críticos para la República, el 19 de junio de 1862, apenas seis semanas después de la batalla contra los franceses, el 5 de mayo, en Puebla.

Aquí debo abrir un paréntesis para hacer una observación que enaltece mucho al pueblo y al gobierno mexicano: a pesar de la Intervención Francesa que se iniciaba en esa época, nunca, ni durante ni después de ella, los Genin fueron hostilizados, ni siquiera importunados, en su calidad de franceses.

Hacia 1871, después de la Guerra Franco-prusiana, los Genin deciden enviar a Francia a su primogénito a estudiar lo que hoy sería el equivalente de la primaria y la secundaria, con los Hermanos Lasallistas en su escuela de Passy, barrio de Paris.

El momento tan esperado de la independencia económica de Alexis y Philomène llega finalmente en 1874, cuando compran el negocio del señor Antoine Plaisant, que se convierte en la *Casa Genin*. Se hallaba establecido en el número 8 de la Segunda Calle de Plateros, actualmente Madero, con un acceso posterior hacia la Rinconada que formaban los Callejones de la Olla y de la Cazuela.

Mientras sus padres trabajan arduamente para cubrir los compromisos en la adquisición del negocio, Auguste recibe una formación básicamente francesa, que sin duda modela para siempre su manera de ver las cosas: en Passy aprende a pensar “a la francesa”, a valorar los conocimientos “a la francesa”, a interpretar la historia desde el punto de vista francés, a escribir, a hacer cuentas en francés, etc. Casi seguramente es en esta etapa de su vida que recibe la revelación de las que fueron dos de sus grandes pasiones: la poesía y la literatura francesas, naturalmente, y presumiblemente, se inicia entonces en la composición de sus primeros versos. En una palabra, su estadía en París hace de él un francés.

El restaurante de los Genin demanda más cabezas y más brazos, en particular para aligerar el trabajo de la señora, que además debe atender a su marido y a los cinco hijos que están con ellos, los dos más chicos de muy corta edad. Es necesaria la colaboración de Auguste, quien, como primogénito, probablemente herede algún día la dirección de la casa. Para eso Alexis decide ir a Francia para traerlo, y es durante el tornaviaje que ocurren su fallecimiento y su sepultura en el mar.

El jovencito que vio morir a su padre entre sufrimientos atroces, víctima de un ataque de *cólico misserere*, ahora conocido como apendicitis, quedó marcado para siempre por este hecho doloroso. Nadie mejor que él hace una relación de las angustias que pasó entonces y posteriormente, al dar la noticia a su madre y a sus hermanas, en el poema de la dedicatoria de su obra en verso *Légendes et Récits du Mexique Ancien*.

Este poema que compuso Auguste a los nueve años de la desaparición de su padre, y precisamente durante otra travesía marítima cuando contaba con 26 años de edad, es, indudablemente, el más conmovedor de toda su obra poética. Es sumamente realista y muy descriptivo de las escenas y tristes momentos que vivió, pintados con una gran ternura, y en mi modesta opinión, si nada más hubiera escrito esta poesía, eso sólo lo hubiera distinguido como hombre de gran sensibilidad. Transcribo una libre traducción literal mía de una parte de la versión original en francés del poema, con la esperanza de, por lo menos, expresar las ideas:

*A mi padre, Alexix Genin,  
Muerto en el mar el 23 de octubre de 1879.*

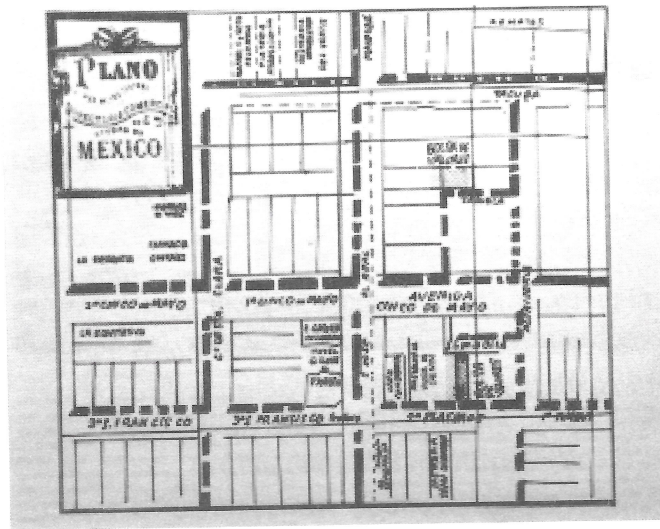
*Padre, hace ya nueve años que duermes bajo las olas,  
Mecido por el océano de eternos sollozos  
En tu fría mortaja de verdes algas  
Bajo la capa azul de grandes pliegues movientes  
Que agitan incansablemente la marea y los vientos,  
Duermes con los párpados abiertos.  
... ¡Noche de duelo y horror! En la estrecha cabina,  
Interrogaba a tu corazón con la mano sobre tu pecho,  
Rezando y llorando de rodillas;  
Tus ojos que se volvían ya hacia el otro mundo,  
Buscaban a mi lado otras cabezas rubias,  
¡Ay! Entonces muy lejos de nosotros  
... Te vi expirar; en tu último delirio  
Aquella que, durante veintidós años sonrió a tu sonrisa,  
Y mezcló su llanto al tuyo,  
Mi madre, se te apareció calmando tus sufrimientos;  
Tu boca balbuceó en el trance supremo,  
Su nombre y el de mis hermanas.  
Ellas nos esperaban; sólo llegué al puerto;  
Y mi madre, comprendiendo que los días hermosos habían  
terminado para ella,  
Con la frente velada de negro, desde entonces no vivió  
Más que para sus hijos de corta edad...*

No es difícil imaginar el estado de ánimo del joven Auguste cuando, ya en el Puerto de Veracruz, anunció a su madre y a sus hermanos la noticia, como tampoco lo es el comprender la tristeza y la angustia que embargó a la viuda y a los huérfanos. Estos temas son recurrentes en varias otras poesías que compuso sobre motivos evocadores de grandes penas, como, entre otras, la llamada *In Memoriam* de 1907, en recuerdo de su madre fallecida un año antes, y que es una hermosísima declaración de amor filial.

En el barco que traía de regreso a México a los Genin, venía también un joven que, en lo que pudo, acompañó y consoló a Auguste durante la agonía y al ocurrir el fallecimiento. El joven se llamaba Henri Tron, y con el tiempo casó con Léontine Genin, hermana de menor edad de aquél, lo que los convirtió en cuñados.

Ante la irremediable realidad, consecuencia del infortunio ocurrido, Philomène demuestra la fortaleza de carácter al enfrentare prácticamente sola al compromiso de mantener y educar convenientemente a sus seis hijos y sacar adelante con éxito el negocio familiar que, por las circunstancias, pasó a llamarse Casa de la Viuda de Genin. Es obvio que ésta contó con la colaboración de sus dos hijos mayores Marthe y Auguste.

Con el paso del tiempo, este establecimiento llegó a convertirse en un sitio postinero de la capital, en un edificio cerca de otro célebre restaurante, el Café de La Concordia, fundado por Antonio Dumarini, franco-italiano, rival pero amigo de los Genin. Aparece con su nombre en un hermoso plano del Primer Cuadro de la ciudad publicado en 1883 por la famosa casa de litografías de Victor Debray.



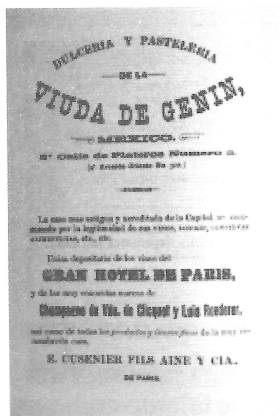
*Plano de la ciudad de México, 1883*

La clientela del restaurante estaba compuesta en parte por los hombres de negocios del centro de la ciudad que aprovechaban la proximidad del sitio al de sus empresas para ir a tomar sus alimentos, evitándose así el tener que desplazarse a sus domicilios para hacerlo. Entre ellos había algunos prósperos comerciantes franceses con quienes Auguste comenzó a familiarizarse. La buena calidad de la alimentación, la facilidad que representaba el empleo del idioma francés, y sobre todo, la sagacidad de la viuda y de sus hijos para tratar a sus clientes habituales propició que éstos gustasen de permanecer un buen rato después de comer, haciendo sobremesa, que aprovechaban para hablar de negocios en un salón del establecimiento, el cual poco a poco se convirtió en un lugar obligado de reunión para proyectos y transacciones mercantiles.

La avisada viuda tuvo la imaginativa idea de colocar en el salón un amplio tablero en el que se adherían las propuestas de venta, de intercambio de acciones, obligaciones u otros papeles de negocios o empresas que los propietarios o comisionistas, daban a conocer o ponían a la disposición de otros comerciantes. Las ofertas eran en los dos sentidos y, la confianza de la que gozaba la patrona, la hicieron depositaria momentáneamente de títulos o proposiciones verbales de transacciones comerciales, industriales o bancarias, al grado de que allí nació, de hecho, algún tiempo después, la Bolsa de Valores de la Ciudad de México, con salida por el callejón de la Cazuela.



La prosperidad de los Genin se reflejó, por un lado, en el matrimonio de las cuatro hijas con hombres de negocios franceses, la mayor, Marthe, casó con mi abuelo paterno Eugenio Dubernard, originario de la población de *Meymac* en la *Corrèze*, y sus hermanas menores Léontine y Henriette contrajeron matrimonio con los hermanos Henri y Justin Tron, propietarios de empresas entre las que sobresalía “El Palacio de Hierro”, y Catherine lo hizo con Louis Gas, que era empresario en Guadalajara, Jalisco. Los tres últimos eran nativos de la región de *Barcelonnette* en los *Alpes de Haute Provence*.



*Anuncio de la Viuda de Genin en el directorio telefónico, 1891*

Una muestra de lo anterior es el anuncio de la Viuda de Genin en una página completa del directorio telefónico de la ciudad de México aparecido en 1891, en el que se ostenta como la representante exclusiva de las champañas de la *Veuve Clicquot*, de *Louis Roederer* así como licores finos, y otros productos y delicias franceses.

Hasta aquí he presentado, en términos generales, una serie de datos de interés familiar con algunos acontecimientos *sui generis* y con la exaltación de ciertos miembros de ella, pero que poco aclaran del tema que nos ocupa, la personalidad, los merecimientos y el desempeño multifacético de Auguste Genin.

Creo, no obstante, que para abordar el asunto convenía hacer previamente las relaciones de carácter anecdótico que lo sitúan en su contexto pequeño burgués, y la prioridad que doy a la muerte de su padre.

Estábamos pues cerca de la iglesia de La Profesa, en el restaurante de la Viuda de Genin, en los primeros años de la década de 1880. El negocio familiar constituyó para Auguste la oportunidad para desarrollar sus dones naturales como futuro empresario, indirectamente los de humanista, hombre de letras, arqueólogo, historiador y coleccionista.

Ya conocemos a una parte de la clientela. Veamos quienes componen otra parte de la misma, y cuáles pueden ser sus relaciones con Auguste. Por las mismas razones gastronómicas que los primeros, los intelectuales y los políticos mexicanos asisten al restaurante, alternan con sus propietarios y establecen, en particular con el hijo, una cierta comunicación que revela a éste la existencia de

ambientes culturales en el país que empiezan a llamar su atención. Constatamos que las letras, las ciencias, las artes, la política, aunque se practican, por así decirlo, en castellano, son de inspiración francesa. En la educación superior priva desde algunos años el Positivismo de Comte, la poesía sigue bajo la sombra gigantesca del Romanticismo de Hugo, la arquitectura, la escultura y la pintura repiten a Viollet-le-Duc, a Carpeaux, a Puvis de Chavannes. Un Liberalismo cada vez menos radical caracteriza a la política y a los políticos mexicanos, debido a los años de paz de que por primera vez, desde la Independencia, empieza a vivir la República.

Estos intelectuales, estos hombres de ciencia y artistas, estos políticos deslumbran en un principio al jovencito, pero conforme crece y madura, se acerca a ellos, para escucharlos primero, y después se atreve a someterles sus primeros balbuceos literarios, poéticos o científicos. Así nace su relación, entre otros con "Fidel" seudónimo del austero Guillermo Prieto, Ignacio Manuel Altamirano, Vicente Riva Palacio, Antonio Peñafiel, Alfredo Chavero, Leopoldo Batres, Joaquín Baranda, Tiburcio Montiel, Protasio Tagle y Porfirio Díaz, si bien éste último, posiblemente, no como cliente directo de la casa.

Una categoría más de asistentes al restaurante, no muy asiduos, por lo que veremos en seguida, pero admirados y bien recibidos por Auguste, la constituían los miembros de la Bohemia Mexicana de fines del siglo XIX, tan favorecidos de talento como desprovistos pecuniariamente: Balbino Dávalos, Francisco de Olaguíbel, Manuel Puga, y ¿por qué no? Manuel Acuña y Manuel Gutiérrez Nájera, el Duque Job, el de la Duquesita de *La Primavera*. Estos poetas deben haberlo hecho muy feliz, y el que con frecuencia no pagaran la cuenta de su consumo no le importaba, como lo consigna años después, sin decir nombres, ya que le compensaban sobradamente con sus enseñanzas y su amistad.

Bien, tenemos a Genin colocado por las circunstancias en el ambiente más adecuado para propiciar el desenvolvimiento de sus diversas inquietudes. Las que podríamos llamar de corte cultural que primero se dieron a conocer públicamente fueron sus colaboraciones en los periódicos en lengua francesa que se editaban entonces en la capital. Casi con toda seguridad fue en *Le Petit Gaulois* que había fundado y dirigía su gran amigo Henri Henriot, en donde por primera vez apareció en letra de imprenta una colaboración de Auguste. Tan temprano como 1882 ya figuran en ese periódico sus colaboraciones que no carecen de picardía, como la del siguiente "suelto": "Nos informan en Coatepec, Veracruz, que acaba de aparecer el primer número de un nuevo diario denominado "El Horizonte". Nos preguntamos si con ese nombre no será el vocero de las "horizontales".

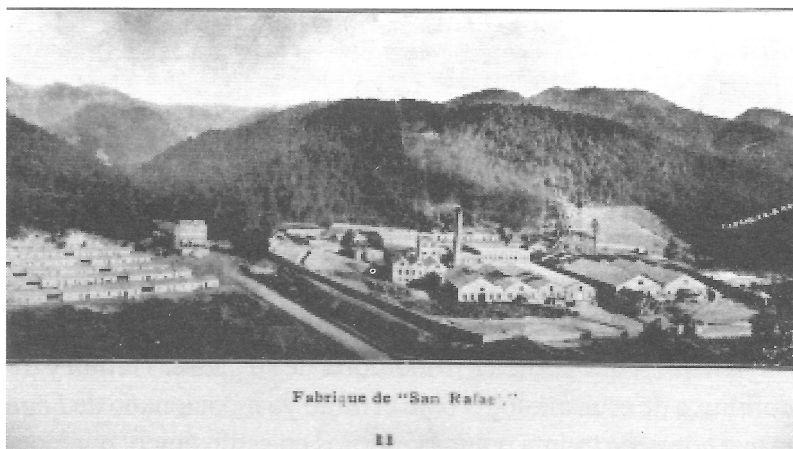
La actividad en la que más va a sobresalir, por poseer para ella una rara disposición natural, es la de hombre de empresa, despertada también en las sobremesas del negocio materno. Los comerciantes franceses de la capital desean establecer sucursales en ciudades del interior del país, o quieren ampliar o sanear las existentes, y encargan a Auguste tareas de confianza que desempeña no solo a satisfacción, sino que sugiere mejoras, cambios, nuevas inversiones que se demuestran acertadas.

Es un visionario de la gran época que se vive para los espíritus emprendedores y arriesgados en el campo de los negocios, e intuye un futuro prometedor para nuevas industrias, nuevos comercios, nuevos desarrollos y financiamientos, o la expansión de los que ya funcionan, merced al conocimiento que va adquiriendo de toda la República y de su geografía que lo hacen comprender sus potencialidades.

Sus salidas de la capital lo ponen en contacto directo, y por los medios de locomoción de esos años, con lugares distantes e incomunicados. El ferrocarril, si ya lo había, si no, la diligencia o el caballo lo trasladan a los estados de Chihuahua, Coahuila, Nuevo León, Tamaulipas, Durango, Zacatecas, Jalisco, Michoacán, México, Guanajuato, Hidalgo, Puebla, Oaxaca, Veracruz, y en el entonces territorio de Nayarit, cuando era casi una proeza el hacerlo. Tiene olfato para comprender las posibilidades de cada región, y con el tiempo logrará en algunas desarrollarlas desde el punto de vista industrial, agrícola o financiero.

Participó en la fundación, y llegó a ser alto funcionario de muchas y grandes empresas, algunas de las cuales todavía operan en nuestros días. Se puede recordar que se incorporó a el Banco de Londres y México, a los grandes Almacenes de Ropa y Novedades y los Talleres de El Palacio de Hierro S.A de sus cuñados, los hermanos Tron, pero fue parte determinante de la fundación en 1880 de la Compañía Industrial de Orizaba S.A (CIDOSA), de las Fabricas de Hilados y Tejidos de San Ildefonso S.A, de la Cervecería Moctezuma S.A, de la Compañía de las Fabricas de Papel de San Rafael y Anexas S.A -El Progreso Industrial-, los ingenios azucareros de El Higo y del Paraíso Novillero en el Estado de Veracruz, la Compañía Algodonera e Industrial de la Laguna, la Compañía Nacional Mexicana de Dinamita y Explosivos, ambas en la Comarca Lagunera, la Compañía Minera “La Lucha” en el Oro, México, y la Compañía de Electricidad e Irrigación de Hidalgo, en sus plantas de Juandó y Elba.

#### QUES DE PAPIER DE “SAN RAFAEL Y ANEXAS” S .



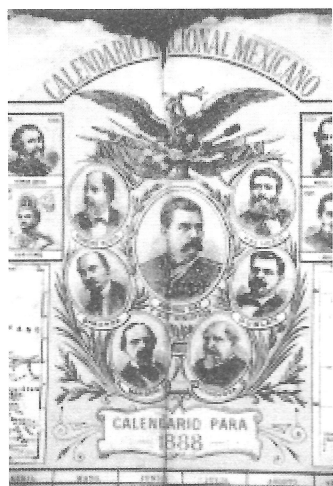
*Fábrica de papel San Rafael*

Pero sus viajes no son exclusivamente de tipo pragmático o utilitario. Lo llevan a regiones en las que existen, casi intocadas desde siglos, importantes zonas arqueológicas, y, como ya ha sido “mordido” por la historia del pasado prehispánico de México, gracias a las pláticas con sus amigos Peñafiel o Chavero y a sus lecturas de García Cubas, Fernando Ramírez y Orozco y Berra, se apasiona por ir al teatro mismo de las culturas extintas, o a donde aún superviven tradiciones ancestrales, el folklore, como se llamaba entonces a las artes y culturas populares.

Así el caso de que, a la vez que funda la empresa agropecuaria del Paraíso Novillero, en el estado de Veracruz, hace ahí mismo excavaciones que lo conducen al hallazgo del primer “yugo” totonaca encontrado *in situ* y, ¡lo fotografía!, o bien, en sus visitas a la fábrica de dinamita que él dirige, en

el estado de Durango, se interesa por las danzas de origen prehispánico de la región, fotografía escenas y escribe sobre ellas y, muy importante, empieza a coleccionar objetos precolombinos o de arte popular, minerales, insectos, plantas, etc., y por fortuna fotografía todo lo que le llama la atención. El doctor Guy Stresser-Péan ha presentado con maestría una semblanza de Genin como arqueólogo, etnólogo y coleccionista aficionado, actividades a las que hay que añadir la de compositor, de la letra y de la música, de canciones.

El tiempo transcurre y Auguste se enriquece en todos sentidos, sin descuidar el estudio y los escritos de ensayos históricos y de poemas. La publicación de la primera obra exclusivamente suya es en 1885, cuando tiene 23 años, y se llama *Estudio sobre las Razas Mexicanas* que traduce al francés y publica en esta lengua al año siguiente. Su pro-indigenismo es manifiesto desde su primer libro y se confirma en los dos siguientes del año 1887: *Cuadro Sinóptico de la Historia de México* y *Estudio sobre el Estado Actual de la Raza Indígena en México, y sobre los Medios Prácticos de Redimirla*, y como miembro de la Sociedad Indianista, en 1910.



*Cuadro sinóptico de la historia de México, 1887.*

Recopila la producción poética de temática precolombina que lleva hecha en un libro de 1890 al que titula *Poèmes Aztèques*, que dedica a la memoria de su padre. Treinta y tres años más tarde hace la edición definitiva de esta antología bajo el título ya mencionado de *Légendes et Récits du Mexique Ancien*, que contiene treinta poemas escritos en estilo épico, relacionados todos con el mundo náhuatl, desde sus orígenes míticos, creencias, peregrinaciones, asentamiento final, proezas de sus reyes y caudillos, para pasar a la Conquista y la destrucción de Tenochtitlán, hasta terminar con tres poesías que dan la visión de los vencidos.

El profesor Marc Cheymol ha considerado esta obra como tal vez la mejor de toda la producción poética de Genin. Yo sólo quiero resaltar dos constataciones que se me ocurren de la lectura de los más de tres mil quinientos versos que componen las *Légendes*. Es una invención suya la Princesa Lizulí, cuyo nombre ni siquiera es náhuatl, sino que suena más bien a zapoteco, o purépecha. Y, en segundo lugar, que el escritor toma abiertamente partido por la causa indígena durante la conquista, al grado de increpar al Ahuehuete de la “Noche Triste” por no haber caído y aplastado bajo su peso al “azote” de México”, Hernán Cortés, que lloraba al pie de su tronco, porque ningún rayo que hubiera fulminado al intruso, cayó entonces sobre su copa.

Otros libros de poesía de Auguste nos enaltecen al México de su tiempo, particularmente en la oda llamada *El Valle de México*, que se me antoja una prefiguración de *La Visión de Anáhuac* de Alfonso Reyes, pues en ella “habla al viajero de su aire luminoso”, y “del lago que refleja la blancura sublime de sus volcanes...”etc. No olvidemos tampoco los dos ciclos de poesías a nuestro país: la *Fotografía en Colores* y los *Poemas Mexicanos*.

No se puede subestimar la colaboración de Auguste Genin con el arqueólogo Eugène Boban en la edición del monumental *Catalogue Raisonné de la collection d'Eugène Goupil, Ancienne collection J.M.A AUBIN ATLAS*“, de los manuscritos y códices mexicanos existentes en las bibliotecas francesas del 1891, que consta de tres volúmenes, dos de texto y uno de láminas que reproducen páginas o secciones de esos admirables “libros pintados” como el Códice Xólotl.

México, siempre México, sigue siendo la temática de sus publicaciones, de sus escritos, pero siempre en francés: *Les Capitales du Monde*, *Les Etats Unis Mexicains*, *Le Mexique, Teotihuacan* -traducción de la obra de Peñafiel-. *Notes d'Archéologie Mexicaine*, importante estudio dado a conocer por la *Société des Americanistes de Paris*, de la que es miembro y participante en varios de sus congresos mundiales.



*Capital México*

Sin interrumpir su lira poética y dándola a la imprenta, el infatigable literato preparó varias obras que son verdaderos retablos de México en tres épocas: 1910, 1921 y 1930. Considero que esta trilogía constituye una auténtica iconografía nacional. Me refiero a *Notes sur le Mexique* (1910), *México Contemporáneo* (1921) y *L'Art Vivant au Mexique* (1923).

El primero es un testimonio del Porfiriato, compuesto por textos tipo crónicas, complementados con más de quinientas fotografías, muchas de las cuales fueron tomadas por él mismo, y que en la opinión de numerosas personas son de un alto valor documental que es necesario reeditar. Nos dan la panorámica de la nación desde aspectos más primitivos y atrasados hasta sus logros de progreso en la industria, el comercio, la educación, las comunicaciones, la arquitectura, logrado aplicando un criterio ecléctico pero siguiendo un modelo francés, como las instituciones de enseñanza

fundadas por sus paisanos, verdaderos semilleros de la instrucción de varias generaciones. Los capítulos dedicados al costumbrismo son especialmente importantes. En esta obra Genin está persuadido que realiza un acto de justicia al dedicarla,

*A la Mémoire  
de  
Pierre Larousse  
1817- 1875  
Hommage respectueux et reconnaissant.  
Auguste Genin      Mexico 1910*

pues considera que su obra monumental como librero-editor no han sido debidamente valorada por los franceses, lejos estaba de imaginar que cien años después Larousse es sinónimo de diccionario en casi todo el mundo. Se hizo justicia.

El segundo, soberbio libro impreso en Alemania, está formado por una monografía ilustrada de la capital en ese año, y por una curiosa galería de retratos de personajes importantes de todo el país.

*Y L'Art Vivant au Mexique*, edición de la Librería Larousse, es un mosaico de temas artísticos nacionales, desde la prehistoria hasta los murales de Orozco y de Rivera, pasando por el arte prehispánico, virreinal y de la República, y las artes populares.

Imposible no dar un sitio destacado a esas dos novelas autobiográficas en un solo libro que él llamó *El Robinsón Español*: la de Pedro de Peralta de Terreros y Guevara, y la de él mismo al referir las condiciones increíbles, casi milagrosas, de cómo el manuscrito del primero llegó a sus manos, lo salvó de la destrucción y lo publicó en 1927.

Las circunstancias de su oportuna aparición y salvación no escapan a hechos, personajes y lugares de la Revolución Mexicana. Genin era a la sazón director general de la *Compañía Nacional Mexicana de Dinamita y Explosivos, S.A.*, instalada unos kilómetros al norte de esa plaza. Pancho Villa tenía buenas razones para asegurarse del abastecimiento de esos productos para su campaña militar y, en cierta forma, ello evitó, una vez más, aunque indirectamente, que los papeles se perdieran de nueva cuenta. Las condiciones del hallazgo en los días de abril de 1914 en la ciudad de Torreón, asediada y bombardeada por Francisco Villa durante la ofensiva Constitucionalista en contra de Victoriano Huerta, que coincidió con el incendio de los almacenes de El Palacio de Hierro S.A en la ciudad de México y, en agosto, con la toma de la capital y el inicio de la Primera Guerra Mundial, hacen de la publicación y de los comentarios del manuscrito una lectura apasionante que, a más de ochenta años de haber sido impresa por Espasa Calpe, demanda una nueva edición.

Respecto de su trabajo más laborioso, documentado y posiblemente más conocido en Francia y casi solamente por historiadores mexicanos y franco mexicanos como Carlos Pereyra, Francisco Fernández del Castillo, Henri Beuchat, Henri Vignaud, Charles Roux, Vois Henrion, Alfred Durgés, Ludovic Chambon, , José Juan Tablada, Zilia Nuttall, Antonio García Cubas, y Jacques Paire, editado aparentemente incompleto, y póstumamente, o sea *Les Français au Mexique du XVIème*

*Siècle à nos jours*, se ha ocupado de él con gran sabiduría y espíritu crítico el doctor Don Silvio Zavala quien considera que este “catalogó constituye todavía el esfuerzo más amplio y valedero con que contamos hasta ese tiempo”.



*Libro: Les Français au Mexique du XVIème Siècle à nos jours*  
(“Los franceses en México del siglo XVI hasta nuestros días”)

De este grueso volumen deseo llamar la atención sobre la curiosa nota del providencial hallazgo de unos documentos de la expedición de Vásquez de Coronado al Norte del Virreinato, dada a conocer por don José López Portillo y Rojas. Otra también interesante es sobre la hipotética presencia en el México de la Intervención Francesa del famoso pintor *naïf* conocido como el Aduanero Rousseau. Incluye además relatos de la vida de exploradores y arqueólogos franceses del siglo XIX como el capitán Dupaix, Alexis Aubin, el conde Waldeck, el abate Brasseur de Bourbourg, Désiré Charnay o artistas como el barón Gros, Pingret, los litógrafos e impresores Debray, Decaen, Montauriol, la Viuda de Bouret, el minero Joseph de la Borde, viajeros como Mathieu de Fossey, Louis Lejeune, Émile Chabrand, Paul Morand...

En lo referente a la colonia francesa de la Ciudad de México, Genin la evoca de varias maneras: sus familiares, sus vecinos, sus socios, los ministros de la Parroquia Francesa, los integrantes de la Sociedad de Beneficencia Franco-Suiza y Belga, los comerciantes, los industriales, los banqueros y sus empleados respectivos; los componentes de las representaciones diplomáticas, educacionales y políticas, los empresarios como joyeros, relojeros, sastres, fotógrafos, impresores, restauranteros,

peluqueros, sombrereros, zapateros; los ingenieros, médicos, dentistas, arquitectos, carroceros, transportistas; los profesores de piano, de canto, de francés o inglés, etcétera.

Los apellidos aparecen por centenares, pero predominan los que son comunes en la región de *Barcelonnette*: Tron, Ollivier, Reynaud, Léautaud, Desdier, Jacques, Armand, Béraud, Gassier, Ebrard, Manuel, Jean, Derbez, Lions, Hellion, Chauvet, Caire, Arnaud, Robert, Garnier... Coinciden también nativos y provenientes de todas las regiones del hexágono, Bretaña, País Vasco, Delfinado, Languedoc, París, Normandía, Aquitania, Alsacia, Picardía y demás que aportaron nombres de familia variados y de distintos orígenes: Pelladini, Minetti, Montaudon, Klérian, Pugibet, Cambaluzier, Fournier –el minero-, Fournier- el educador-, Chauveau, Vent, Barrié, Dubernard, Lahirigoyen, Casaubon, Deverdun, Labadie, Detchart, Lacouture, Poiré, Warin, Manautou, Dubois, Charbonnel, Picard, Weill, Perrilliat, Suberbie.

Creo que aquí puedo dejar los comentarios sobre su labor de escritor relacionada con México, pero no puedo pasar por alto un hecho por el que los mexicanos debemos tener una gratitud muy particular a Genin, pues gracias a él uno de los “Descubridores del Paisaje Mexicano”, el pintor norteamericano Conrad Wise Chapman, se quedó en el país a la caída del Segundo Imperio, trabajó y produjo sus espléndidas vistas de ciudades mexicanas en lienzos de grandes dimensiones, algunos de los cuales pertenecen ahora a instituciones bancarias nacionales, y están, por esto, a la vista del público.

Un motivo de estudio muy promisorio es el de la correspondencia que don Augusto sostuvo con personajes conspicuos de su tiempo. Se han conservado las cartas que recibía, pero desgraciadamente no se han hallado las copias de las que él enviaba. Sus corresponsales mexicanos, hasta 1900, se llamaban Porfirio Díaz, Carmelita Romero Rubio, Guillermo Prieto, Ignacio Manuel Altamirano, Vicente Riva Palacio, Francisco Sosa, Antonio Peñafiel, Justo Sierra, Joaquín Baranda, Manuel Fernández Leal, Ireneo Paz, Luis González Obregón, etc., Del lado francés y europeo son Victor Hugo, Ferdinand de Lesseps, Ernesto Renan, François Coppée, Sully-Prudhomme, Leconte-de-Lisle, Eugène Boban, el rey de los Belgas Leopoldo II, la reina de Rumanía, Elizabeth, más conocida con su nombre de pluma Carmen Sylva, etc.

Por otro lado, todas las referencias periodísticas de sus obras entre 1887 y 1920, con los respectivos recortes, se conservan perfectamente en un gran foliador que facilita mucho su consulta y estudio.

Los documentos reportados en líneas anteriores los clasificó meticulosamente Auguste en una serie de gruesos álbumes que se conocen en la familia como *les livres bleus de l'oncle Auguste*, afortunadamente se han conservado hasta ahora.

Durante los veinte años siguientes al inicio de la Revolución de 1910, nuestro personaje no se cerró a la idea y comprensión de los consecuentes cambios que se dieron en la nación, a la que continuó amando y estudiando como siempre, hasta su muerte. Solamente que la nómina de sus amistades era otra, por la desaparición de casi todas las enumeradas líneas arriba. Para 1930 sus nuevos amigos se llamaban Francisco Fernández del Castillo, José Lorenzo Cossío –padre-, Gerardo Murillo ó Dr. Atl, Ezequiel Padilla, Alfonso Caso, Gómez Maillefert, Rosado Vega, José Guadalupe Zuno, Jorge Enciso...



Con toda la información precedente es imposible negar el mexicanismo de Genin en general y su pro-indigenismo en particular. Por esta razón me he preguntado con frecuencia ¿por qué su persona y su obra no son más conocidas y apreciadas en México? Creo que en gran parte la causa de esto es, paradójicamente, una de sus cualidades principales: que esté casi toda ella escrita en francés, y que a él mismo se le tenga por francés. Pocos mexicanos, en efecto, buscarán conocer más sobre México en este idioma. En consecuencia, para reparar esta situación injusta habría que darla a conocer traducida al castellano.

El indigenismo de Genin nos habla del *principio de la dualidad* en la cosmogonía mexicana, y del texto en náhuatl de su propio epitafio, que él mismo redactó en vida para testimoniar su amor al pueblo que admiró, pues, según sus mismas palabras:

*Si canté las glorias de los antiguos mexicanos, si describí los paisajes del hermoso país en que nací, los sufrimientos de mis pobres hermanos indios, descendientes de razas ilustres cuyo ardiente genio creó las maravillas arquitectónicas y artísticas de Yucatán, Teotihuacan, y Tenochtitlán, es porque siento latir en mí el corazón del antiguo Anáhuac, aunque por la sangre francesa de mi padre y por la sangre belga de mi madre, sea yo doblemente galo: Galia franca y Galia belgica...*

Este profundo indigenismo subyace en la mente de Genin al grado que lo hace aflorar aun en el mundo de sus negocios. La gran cervecería que funda se llama Moctezuma, y la marca más vendida de cerveza es *La Hija de Moctezuma* de la cual se elaboran muchos millones de botellas al año, y cada una lleva adherida una etiqueta en colores en la que aparece el busto de perfil de la supuesta princesa que porta unas plumas en su cabellera y collares y adornos “aztecas”.

Pues bien, el diseño de esta etiqueta provino de la fotografía que él mismo tomó del perfil de Otilia, su ama de llaves de toda confianza, y a la que yo conocí. Era una joven muchacha mestiza muy hermosa a la que su patrón había maquillado como princesa con adornos de *chalchihuites* y pequeñas piezas de orfebrería de oro, originales, de su colección de antigüedades mexicas. Auténtica belleza de persona y de joyas a favor del utilitarismo publicitario de gran éxito.

Muy consciente del lamentable estado en el que se encuentran todas las etnias o grupos indígenas puros que aún sobreviven en la República, Genin expresa su preocupación por la lacerante realidad de la manera en que él lo hace: escribiendo su dolor, su degradación, sus enfermedades y vicios, su pasividad y falta de esperanza, pero también analiza las circunstancias, los atavismos y las debilidades para pasar a las propuestas de políticas de mejoría, de dignificación y de resurgimiento.

Los libros, planes y acciones salen de su pluma y de su mente en sus obras. Uno de ellos es el libro titulado *L'Indien, Essai sur la Race Indigène du Mexique et sur les Moyens d'améliorer sa situation morale et physique* de 1908. Reitera esta propensión al cofundar la Sociedad Indianista Mexicana en 1910, de corta duración, pues se extinguió a causa de la Revolución.

Lo confirma, una vez más, con el impulso irrefrenable de su coleccionismo de objetos arqueológicos mesoamericanos.

El libro y los artículos del Boletín de la Sociedad Indianista son patéticos diagnósticos del drama de los grupos indígenas. El primero está ilustrado con 15 retratos de indios en grabados y 59 en fotografías, muchas tomadas por él y otras por su amigo y compañero de exploraciones León Diguet, e intercambió informaciones con Carl Lumholtz, Maudsley, Leopoldo Batres, Francisco del Paso y Troncoso y Zelia Nuttall antes de la Revolución.

Después de 1920 sus amigos arqueólogos eran el brillante Manuel Gamio, que lo invitó a colaborar en ETHNOS, la revista de antropología que había fundado, primera en su género en México, Eduardo Noguera, Woodrow Bora, Franz Boas y Hrdlicka.

Preparando el destino de sus más de veinte mil objetos precortesianos de piedra, alfarería, obsidiana, oro, plata y cobre, hueso y carey, establece correspondencia con los americanistas de Francia y de Bélgica como Eugène Gonpil, Eugène Boban, el duque de Lanbat.

Divide el conjunto entre partes más o menos equivalentes en número, cada partida compuesta de seis y siete mil piezas. La primera la dona al Museo Nacional de Arqueología, Etnografía e Historia de la Ciudad de México, la segunda al recién inaugurado *Musée del Trocadéro*, anexo al *Champ de Mars*, en París, y la tercera al *Musée du Cinquantenaire* de Bruselas. Un cuarto lote, presumiblemente menor, es legado al Museo de Varsovia como acto de admiración de Genin al pueblo polaco. De esta colección no queda la menor traza pues se cree que se destruyó totalmente en los bombardeos de la capital del Vístula.

Después de la Primera Guerra Mundial el *oncle Auguste* estuvo en contacto y de acuerdo con el gran antropólogo Paul Rivet, el extraordinario renovador de la visión de las culturas del hombre. Rivet, como se sabe, modernizó y dio una nueva dimensión espiritual al Musée du Trocadéro, al crear un nuevo concepto del estudio del ser humano al organizar con las antiguas y nuevas colecciones el insigne *Musée de l'Homme*, repositorio de los legados generosos franco-mexicanos como Genin, Boban, Bellon, Labadie y Stresser-Péan, legados que ahora pasan al ultramoderno escaparate de las culturas del planeta recién inaugurado por el presidente de la república francesa Jacques Chirac, en el Quai Branly.

Tal vez una de las últimas piezas prehispánicas que llegaron a sus manos fue una cabecita de barro cocido de unos 10 por 8 centímetros que le entregó a mi padre después de haberla hallado en el jardín de nuestra casa en Coyoacán. Debe haber sido entre 1930 y 1931, y lo notable e insólito del pequeño objeto era que representaba el rostro de un español barbado. Todos quedamos convencidos de que el hábil alfarero coyoacano había modelado el retrato de Hernán Cortés entre 1521 y 1523.

Me pregunto en dónde habrá quedado la que posiblemente fue la primera efigie de un europeo realizada en México.

En los medios de la familia, en los últimos años de su vida, el *oncle Auguste* tenía fama de ser de un carácter muy difícil. Aunque yo lo conocí y lo tengo bien presente, no puedo decir que así haya sido. Sin embargo, muchos testimonios sí lo confirman. No obstante, algunas anécdotas relatadas por mi madre y por mi hermana Huguette, nos pintan a un hombre generoso por un lado, y de gran sentido del humor por otro. Su presencia imponía respeto, y en una ocasión que mis padres y

hermanas lo visitaban, sirvió a sus invitados vasos de jugo de naranja, y Huguette derramó el suyo accidentalmente sobre la bella carpeta que cubría la mesa. La niña, creyendo que el tío la iba a regañar, rompió en llanto, y él, para tranquilizarla, derramó el suyo propio en la misma forma.

Otra anécdota. Cierta señora de la Colonia Francesa era sumamente vanidosa y no condescendía a dirigir la palabra a otras damas. Genin le puso el remoquete de *la mer Caspienne* porque *elle ne communique avec aucune autre mère*.

Otra para nuestros amigos belgas: un grupo de miembros de esta reducida colonia, los señores Van den Peereboom, Van de Putte, Van de Wyngaert, Van de Neynen, Van Baelen, visitaron a su cónsul para que les sugiriera el nombre que debían poner a su asociación de ciudadanos belgas. Genin les aconsejó: *C'est bien simple, Messieurs, appelez-la la Rose des Vents*.

Una humorada de juventud. Con sus grandes amigos de la Bohemia Mexicana causó el peor embotellamiento de canoas y trajineras de que se tenía memoria en Xochimilco al detener, en el cruce de dos importantes canales, una enorme trajinera cargada de barricas de pulque que empezó a distribuir generosa y gratuitamente entre todos los remeros de las embarcaciones que se le acercaban a tomarlo.

Después de todas estas evocaciones y reflexiones, los miembros de la cuarta, quinta, sexta y séptima generaciones en el linaje fundado hace 150 años por Alexis Genin y Philomène Mayeu en México, todos ciudadanos mexicanos con una parte de sangre francesa, llevamos apellidos como Dubernard, Everaert, Tron, Gas y Pugibet, pero aunque el apellido Genin se extinguió, todos estamos persuadidos que Auguste Genin honró entrañablemente a sus dos patrias.